



**Le chasseur abstrait éditeur**

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX  
12, rue du docteur Jean Sérié  
09270 Mazères - France

[www.lechasseurabstrait.com](http://www.lechasseurabstrait.com)  
[chasseurabstrait@lechasseurabstrait.com](mailto:chasseurabstrait@lechasseurabstrait.com)

ISBN : 978-2-35554-375-3  
EAN : 9782355543753

ISBN série **La rivière Noire** : 978-2-35554-368-5

Dépôt légal : mai 2016

**Copyrights** :

© 2016 Le chasseur abstrait éditeur



---

La rivière Noire

# Gor Ur

Patrick Cintas



## Série La rivière Noire

### Romans

Anaïs K.

Cicada's fictions *suivi de* Le paillasse de la Saint-Jean

Gor Ur

Carabin Carabas

Rendez-vous des fées

Coq à l'âne *Cocaïne suivi de* L'enfant d'Idumée

Les baigneurs de Cézanne *suivi de* BA Boxon

### Poésies

alba serena

Chanson de Kateb

Cancionero español

**chez Le chasseur abstrait**



## I – LE GORILLE URINANT

Le philosophe racompte en mouvant la question,  
pourquoy cest que leau de la mer est sallee ?

*Pantagruel.*

### Premier épisode

#### L'EXPÉRIENCE DU MAL

À peine arrivé, Frank Chercos me dit : « Je ne suis pas Frank Chercos. Il est sorti. En ce moment, il médite sur le mont Vallier. Soyez patient. »

Patient, je l'étais. Combien de flics avaient sombré dans la folie depuis cette guerre avortée ? J'étais témoin du lent déclin de cet excellent professionnel de l'enquête criminelle. En parlant de crime, ce jour-là j'étais plutôt sur la piste d'Anaïs Kling que je soupçonnais personnellement d'avoir commis un homicide. Sans compter que j'avais moi-même un problème à régler avant la fin de la journée. Bref, à peine réveillé, je tombe sur Frank que je ne cherchais pas. Complètement fêlé !

— Je ne l'ai jamais vu accepter une visite, me dit celui qui était Frank Chercos lui-même. Dévissez la fenêtre et vous le verrez prier sur la montagne.

— Je croyais qu'il méditait...

— Pour lui, c'est pareil.

Il roulait une cigarette avec une application de vieillard. Je ne pouvais m'empêcher de penser qu'il était édenté à cause de cette putain de machine électrique. Je dis électrique parce que je ne connais rien à l'informatique. Anaïs Kling m'attendait avec un fusil à pompe. Je connaissais la cour grise où donnaient toutes ses fenêtres.

— Avec lui, dit-il, il faut s'attendre à toutes les permissions de sortie.

C'est dur d'avoir affaire à un type qui ergote pour ne pas dire ce qu'on attend de lui, mais Frank était plutôt du genre à en dire trop sur des sujets qu'il ne maîtrisait plus depuis qu'il était mort.

— Je ne suis pas mort ! Je ne reviens pas !

Mort, il l'était. Personne ne pouvait dire le contraire. Il suffisait de le regarder. Combien pesait-il ? On aurait dit que sa substance avait été évacuée par la blessure du 38. Il n'avait plus de dents à cause de l'infection. On lui avait collé un dentier ayant appartenu à un autre. Enfin, c'est ce qu'il prétendait.

— Qui êtes-vous ? me demanda-t-il.

Il savait très bien qui j'étais. Il m'avait inventé du temps de sa gloire. Je craignais de finir comme lui, la gueule ouverte dans la conversation des autres.

— Il y a deux sortes d'êtres vivants dans ce monde : ceux qui vivent et ceux qui vont mourir. Qu'en pensez-vous ?

J'en étais encore au stade où on pense qu'il y a ceux qui vivent et ceux qui profitent de la vie à pleines dents, tous animaux confondus. Je croyais même qu'on finirait par trouver une âme aux plantes. Mais qu'est-ce qui lui avait pris, à Anaïs Kling, de buter ce type qui avait des raisons de lui en vouloir ?

— Je reviendrai, dis-je. Je n'ai pas trop le temps aujourd'hui.

— Je le lui dirais.

Il me raccompagne. On traverse une cour ombragée, presque le paradis. Il s'arrête sur la ligne blanche. Il a compris. Il ne la dépassera plus jamais. Quand on a vécu ce genre de circonstances, on se tasse.

— Je reviendrai demain, dis-je en lui serrant la main.

— Il y a des jours vides et d'autres qui débordent tant on y met de choses.

Ça doit être l'effet de la colocaïne qu'on leur donne à tous les repas. Ils suivent le fil d'une autre conversation qui ne vous concerne pas. Il retourne alors vite sur ses pas et disparaît dans une porte. Voilà comment on se retrouve seul. Je continue.

J'aime le matin. Cette fraîcheur appartient à tout le monde, je le sais, mais je m'en sens propriétaire. Il faut dire que je reviens de loin moi aussi. Pas d'aussi loin que Frank qui ne reviendra plus. Je reviens tous les jours, le mors aux dents.

Remarquez bien que je ne m'accroche pas à la vie. Je devrais dire à l'existence, car la vie appartient aux médecins qu'on rencontre inévitablement. L'existence, c'est les autres, et c'est un sacré enfer. J'en ai marre quelquefois, mais ça ne dure pas assez pour que je prête le flanc à l'aventure dont on ne revient pas. J'en ai tenté quelques-unes, mais pas au point d'avoir quelque chose de sérieux à en dire. J'ai un gosse qui en témoigne tous les jours et une femme qui ne veut pas en parler sans témoins. Je les cognerais tous les jours si je n'étais pas du côté de la Loi.

À huit heures, je prends un café chez Bernie qui m'attend avec les clopes de la journée et une petite gâterie dont j'aurais besoin pour terminer la journée ailleurs que dans l'angoisse. Je n'ai pas peur de la nuit, mais je dors seul. Je devrais plutôt dire avec moi-même, mais ça ne se dit pas facilement. Enfin, pas comme ça. Salut, Bernie !

— Ya un type qui te demande.

— Je sais qui c'est.

— Ah, ouais ?

Ce type m'attend au tournant. Je sais trop de choses sur Anaïs Kling. En plus, l'enquête n'a rien d'officiel. Je manœuvre dans les marges d'un complot avec la prudence d'une fourmi dans un bocal. Je ne m'en sors pas et on m'observe à travers une espèce de transparence sans tain.

— Si je vous connais ! Des types comme vous, on devrait s'en débarrasser sans permission !

— Vous charriez, dit le type. J'en sais trop. Vous tenez tous à moi. Aux p'tits oagnons ! Prenez quelque chose.

Je ne prends rien aux *minus habens* qui se font passer pour des fous pour toucher une pension. Je m'assois quand même à la même table. Le type est déjà beurré, prêt à me confier que son père ne valait pas mieux.

— Quand je vous dirai ce que je sais, me souffle-t-il à deux doigts de ma propre bouche, vous aurez de la considération pour moi.

— C'est ce que vous cherchez, l'estime ?

— J'ai pas dit ça ! Je veux plutôt qu'on m'admire. Je veux être ce type-là !

— C'est pas demain la veille !

Ce genre de type vous reproche de boire de l'eau parce qu'il n'en boit pas. J'allume une clope, une vraie, pas une roulée avec les doigts de la misère ou de l'avarice. Ils les fabriquent maintenant en Afrique avec la peau des nègres. Ça se sent.

— Vous voulez du fric ?

— Du fric, j'en ai, me dit le type, et vous le savez que j'en ai un tas haut comme ça !

Encore un qui s' imagine que le pognon, ça s'entasse. Moi, je l'étale pour faire plus riche. Connard ! Il a l'air riche, je dois l'avouer.

— Vous voulez une vengeance ?

— Je veux qu'elle me foute la paix ! L'autre, elle l'a descendu.

— C'est ce que vous dites.

— Elle l'a descendu, je vous dis ! Elle me descendra si vous ne faites rien.

Je n'ai pas vraiment envie de bosser pour ce genre de minable, d'autant qu'Anaïs Kling me plaît. Je me verrais bien en vacances avec elle, au bout du monde. Pourquoi rêver au moment même où un minable vous propose de ruiner votre rêve ? Il y a des questions que je me pose sans arrêt et ça me rend nerveux. Pas seulement morose.

— Je pourrais vous interroger dans mon bureau, fais-je.

Mon sourire n'est pas engageant, c'est le moins qu'on puisse dire. Le type refuse tous les rendez-vous risqués. La dernière fois qu'il est entré dans le bureau minable d'un flic, il en est ressorti avec un blâme. Une trace que personne n'effacera jamais de son esprit. Pas plus que la gueule de bois.

— Puisqu'on peut tout savoir et rien payer, dis-je, pourquoi se montrer difficile sur le choix des balances ?

— Ne me méprisez pas ! J'ai des ressources.

— Moi j'ai ça et je sais m'en servir !

Le patron du café en est témoin et ça le rend discret. Chiffonne en attendant de t'en prendre une toi aussi. C'est ça mon problème : je réfléchis après. Avant, j'ai seulement envie de savoir, une envie qui me fait crever comme le sperme que je porte en moi. C'était deux types de trop dans ma vie.

— Dans votre existence... Vous venez de dire...

— Je sais très bien ce que j'ai dit ! J'ai pas besoin d'une minable comme toi pour le savoir. J'ai payé assez cher !

— Vous n'avez rien payé...

Anaïs Kling n'attendait pas mon sperme, mais je pouvais lui en parler. Je lui en parlerais avant ou après ? Il fallait que je commence par une approche prudente pour laquelle je n'étais pas doué.

La nature m'a joué plusieurs tours avant de me mettre au monde. Avec une mère pareille, on ne va jamais loin.

— Elle me descendra si vous ne l'enfermez pas.

— Vous la connaissez mieux que moi.

— Je l'ai assez pratiquée !

Quand je pense que ce type minable avait répandu son sperme avant moi ! J'imaginai les seins et l'entrechuisse. Et ce type en train de se faire caresser pour que ça gicle. Elle l'avait peut-être admiré, qui sait ?

— Je l'ai aimée, confessait-il au miroir que j'avais au-dessus de la tête.

Il ne pouvait pas se voir dedans. Je calculais, je n'arrêtais pas de calculer, et le patron me regardait dans une cuillère, l'air de rien. Il briquait, ce salaud !

— Expliquez-moi en quoi ça consiste, me demandait le type avec une insistance de moignon dont on est condamné à imaginer la partie morte du membre considéré.

— C'est pas moi qui explique. Moi, j'écoute et je n'entends rien, je demande encore. J'ai pas peur de me montrer attentif, si vous voyez ce que je veux dire.

— Vous êtes tous pareils ! Quand j'étais une gonzesse, j'ai connu ça moi aussi.

— Je veux pas savoir ce que tu étais avant ni ce que tu seras si tu sors d'ici vivant !

— Vous n'ferez pas ça ! Vous avez besoin de moi. Sans moi, c'est vous le minable.

On avait assez prononcé ce mot-là aujourd'hui. Si on passait à autre chose ? Il avait des photos qui ne prouvaient rien. Ça commençait mal et ça allait mal finir. Le patron rangea la cuillère dans un tiroir. Maintenant, il nous observait à travers une bouteille.

— C'est des photos de première importance ! gloussa le type qui comptait sur la pertinence du patron.

— C'est des photos de merde ! Personne n'en croira un mot.

Elles parlaient, d'accord, mais de quoi ? Elles ne prouvaient pas qu'Anaïs Kling avait descendu son avant-dernier amant. Comment s'appelait le type qui en faisait une fille de joie avant que ça ne soit vraiment plus possible ? À force de se plâtrer pour ressembler encore à une femme, elle finirait peut-être par me dégoûter. C'est ce que m'avait laissé entendre Kol Panglas, le procureur.

— Je veux le voir, dit le type en se grattant les ailes d'un nez particulièrement épaté. Vous êtes un minable.

— On est tous des minables, rétorqué-je.

Je ne sais pas ce que ce genre d'aveu provoque dans la cervelle de ces minables qui vous prennent pour un minable. Je ne veux même pas le savoir. Kol Panglas avait fait allusion à mon désir en plein discours sur l'enquête en cours. Il devait avoir une idée du personnage que je finirais par devenir si je continuais de m'intéresser à l'amour.

— Des types comme vous, couine le type, ça ne peut pas comprendre ce que c'est !

— Ce que c'est quoi ?

— Si je ne vois pas le procureur aujourd'hui, je suis fichu !

— Tout le monde est fichu, connard ! Je suis même pour l'élargissement des assassins, vu que ce n'est un crime qu'aux yeux des humains. On finit tous par crever. Si la vie est une propriété, alors j'ai tort.

— Vous êtes un type dangereux ! J'avais demandé de l'aide, une protection efficace, avant que cette sacrée journée se termine sans moi. Arrêtez-la !

— On ne peut pas arrêter sans preuve concrète. Fini le temps où on faisait exactement ce que voulaient les types comme toi.

— Je ne suis pas ce genre de type. Le procureur m'écouterà...

— Il veut d'abord savoir ce que tu sais. Ensuite, il ne verra aucun inconvénient à entendre tout ce dont il se fout.

Le type grimace dans le miroir, je le sens. Je n'aime pas qu'on grimace dans mon dos. Je déteste qu'on me force à imaginer ce qui se passe *réellement* dans les miroirs qu'on agite dans mon dos. Le patron actionne le percolateur. Ça donne une ambiance de film à une scène qui n'a pour moi rien d'original.

— En admettant que le procureur accepte de t'entendre dire ce que tu ne veux pas me dire... je dis en admettant... il faut que je motive ma demande. Tu la motives comment, toi, ta demande ?

— Elle veut me buter !

— C'est toi qui le dis. Pas moi. Le procureur veut d'abord m'entendre dire quelque chose de réel. J'en ai marre de tes fictions !

— Des fictions ?...

— Ouais. Des fictions. J' me casse ! Et toi ?

Lui, il restait ici, à se farcir le miroir dans lequel je pouvais le voir maintenant. Il étreignait son verre comme une troisième main. Moi, c'était le troisième œil. Une sacrée différence entre un minable qui va crever parce qu'une femme le veut et un pauvre type qui ne crèvera pas de ne pas y toucher et qui passera une nuit blanche de plus. Comment je fais pour ne pas dormir la nuit et y penser toute la sainte journée ?

— Vous ne pouvez pas me laisser seul !

Voilà comment je me les colle, tous ces minables qui s'accrochent à la vie dès qu'elle est menacée de disparition. Ces types me suivent partout où je vais. Ensuite, soit je les bavure, soit ils se font buter comme ils le craignaient sans toutefois convaincre les autorités que je représente malgré ma sale gueule de bois.

— Où vous allez ? me demande le type avec une angoisse légitime.

— Je vais la voir, pardi !

— Vous ne pouvez pas faire ça, pas en ma compagnie !

Là, je m'énerve patiemment :

— En effet, paumé (faut changer de vocabulaire de temps en temps), je ne peux pas te protéger malgré moi et assister à ta mort qui me servira de preuve pour l'arrêter.

— Vous allez l'arrêter ?

— Si elle te bute, ouais.

Mais le type ne veut pas me lâcher. Il y a deux mois, elle aurait buté l'autre type, celui qui le précédait. Elle a fait comment pour le rater ? Je le secoue :

— Écoute, pied-plat, si tu ne réponds pas à cette question, c'est moi qui te descends !

— Elle me tuera, pas vous !

— N'importe qui peut le descendre. T'es assez minable pour ça.

— Vous n'avez aucune raison d'y penser, me murmure le type en me touchant. Amenez-moi chez le procureur qui me protégera à votre place. Vous pourrez alors aller la voir sans mettre ma vie en danger.

— Ton existence, connard ! Laisse la vie aux chirurgiens.

Le type ne comprend pas. Il a amené le verre avec lui et le patron du café court après. Qu'est-ce qu'il y a dedans ? Moi, j'appelle pas ça un breuvage. Il y manque le meilleur. Je me mets à réfléchir dans un abribus. Il y a des témoins.

— On ne peut pas accuser les gens aussi facilement, pensai-je à voix haute.

— On peut tout faire quand la vie est menacée, me répond le type à qui je n'ai rien demandé.

Des gens descendent d'un bus. Je consulte le numéro. C'est pas le bon.

— Vous ne pouvez pas m'amener, décrète le type.

Je regarde son reflet dans l'affiche. C'est un type ordinaire. On est tous devenus ordinaires avec le mélange systématique des races. C'est peut-être pour ça qu'on ne trouve plus le sommeil. On ne trouve plus grand-chose, mais ça n'a peut-être rien à voir avec cette nouvelle vie de compromis et de petits sacrifices. Ils sont tellement petits, ces sacrifices, qu'ils feraient réfléchir ceux qui nous ont précédés sur l'importance de leurs calculs. Je n'ai jamais bien compris où ils voulaient en venir. On ne nous enseigne que des conneries. Au fond, il n'y a que ce type pour se révolter. Enfin... à ma connaissance.

— Elle ne vous assassinera pas dans un abribus, dis-je avant de passer la porte d'un bus qui démarre.

Peine perdue. Le type est sur le marchepied, s'accrochant au rétroviseur. Le chauffeur ne prête plus aucune attention à ce genre de péripéties. On voit tout de suite qu'il en sait plus que moi. Il est plus jeune aussi, moins sensible à tout ce qui ne le concerne pas. J'ai un fils comme ça. Il mange comme un chancre alors que sa mère est anorexique. Moi, je ne peux pas.

— Vous n'allez pas dans la bonne direction, me dit le chauffeur que je viens d'interroger.

— C'est vous qui n'y allez pas !

Je n'aime pas m'éloigner d'Anaïs Kling. Chaque fois que je m'éloigne d'elle, alors que je ne l'ai jamais approchée d'aussi près, je m'angoisse, je bande et je m'en prends aux petites filles. Ils le savent. Une petite imperfection du mental qu'on arrive à corriger, mais par temps ordinaire. Or, il fait une chaleur d'enfer. J'éponge un front dégoulinant avec la manche de mon voisin qui a l'habitude.

— Au prochain arrêt, me renseigne le chauffeur, vous prenez le 5 sur le trottoir d'en face. Ya pas plus simple !

Il est content d'avoir l'impression de satisfaire ma curiosité. Des types comme lui, j'en rencontre au moins un chaque jour. Il me complique l'existence. Le type me regarde à travers la portière.

— Dites-lui de sauter avant arrêt complet, conseille le chauffeur, sinon il va se coincer les doigts.

Il ne se coince pas les doigts. Il sautille sur le bord du trottoir, mettant le pied dans la rigole quand c'est nécessaire. Je n'arrive jamais à trouver ce genre d'équilibre. Ce n'est pas faute de m'y appliquer. C'est bon, l'équilibre, quand on est condamné à l'incohérence. Je le suis. On ne traverse pas la rue.

— On va où, là ? je demande.

— Chez le procureur. C'est juste... là !

On y est. Kol Panglas commence par m'engueuler. Je dérange ses plans. Il finit par s'intéresser au type qu'il enfourne dans son bureau. La porte se referme. Code secret. Frank Chercos entrain quelquefois. Il avait ce privilège réservé aux morts. Moi, je suis bien vivant et je m'efforce tous les jours de le rester. Frank avait abandonné cette idée il y avait belle lurette. Voilà comment on meurt. Et voilà comment un procureur vous laisse entrer dans son capharnaüm. Je n'en savais pas assez.

Dehors, c'est la réalité qui accueille mon angoisse. Je mange sur le pouce, celui des autres. Je continue ensuite, toujours par habitude. J'ai besoin de me dégourdir les jambes avant de baiser. C'est le jour où j'ai fini par mettre les pieds chez Anaïs Kling. Une boniche m'annonce qu'elle est en voyage.

— En voyage ! Où ?

— Chez elle.

— C'est où, chez elle ?

— J'en sais rien ! On est ici aussi chez elle. Ces gens-là, Monsieur, ils ont des chez-soi en pagaille.

Je jette un œil dans l'appartement qui commence par un hall accueillant comme jadis dans les films destinés à émerveiller l'homme du commun. Il y a une odeur de fleurs, mais je ne saurais dire lesquelles. Pas de la violette en tout cas. Des miroirs se renvoient les murs. Un parquet impose la perspective. Dois-je allumer une cigarette en attendant ? Quelquefois, on se tape la bonne parce qu'il n'y a rien d'autre à espérer de l'attente. Le sperme, ya que ça de vrai, au fond.

— Vous pouvez attendre si vous voulez, dit la bonne en époussetant un siège qui sent l'Espagne et ses conquêtes.

— Si elle rentre avant ce soir...

— Non ! Mais Monsieur rentre toujours avant midi, surtout si elle n'est pas là.

Une explication qui en vaut une autre. Je m'assois dans l'andalousie. Enfin, j' imagine que c'est comme ça qu'on appelle ce genre de siège, une andalousie. Il y a de l'imagination dans l'air. On se sent bien dans ce hall. Au plafond, un dôme de verre éclabousse l'ambiance. La bonne revient avec un plateau et dans le plateau, un verre qui contient... Peu importe après tout ce que je bois. Je le bois. Je dis merci. Je dis que oui c'est bon, vu l'interdiction formelle de fumer. Je lui montre mon paquet de clopes, des fois qu'elle croirait que je suis un larbin. Pas un cri d'admiration et aucune envie de l'asperger. On est quitte.

— Monsieur passe par l'office.

Ce qui voulait dire qu'il me surprendrait. Sensation détestable qui s'ajoute à l'angoisse. Mais l'andalousie me maintient le dos à la verticale. Je croise mes jambes. Dans le miroir, j'ai l'air d'un malade qui attend son tour. D'ailleurs, Monsieur est médecin. Je n'ai pas vu la plaque ?

Pourtant, j'étais à côté. C'est le genre de détail qui échappe à mon attention toujours en éveil sur le terrain des mots. Les gens, ça ne manque pas de mots. Avec l'air et les mots, ça compose des mensonges. J'ai l'habitude de ces échafaudages. J'adore ces constructions faites pour brouiller les pistes. Ou plutôt, je m'intéresse au temps qu'ils mettent à les peaufiner en ma présence ou dans l'ombre caniculaire de leur solitude. Les gens sont seuls. Ils tuent et continuent de se sentir seuls alors que je peuple mon obscurité de cadavres têtus. Il faut bien parler à quelqu'un.

— Ouais, ouais. J'ai vu la plaque.

Ma plaque n'est pas dans la rue. Elle est sur ma porte. La porte de l'endroit où je bosse. Je ne fais pas semblant de bosser. Je me demande ce que le procureur est en train de tirer du nez de son interlocuteur. Qu'est-ce qu'il attend en attendant ? Je ne me pose jamais la question, de peur d'y répondre à voix haute dans ces salles d'attente où je fais preuve d'une patience d'ange.

Monsieur Kling arrive à midi pétant. Il ne s'appelle pas monsieur Kling. C'est Madame qui s'appelle madame Kling. J'ai toujours peur de ne pas mettre les majuscules au bon endroit. Je suis meilleur à l'oral. Monsieur s'appelle Monsieur. J'en prends bonne note.

— Entrons dans mon bureau, dit-il en s'effaçant.

J'aime ces souplesses du pied et du regard, ces glissements impronptus, cette grâce d'antan. Le bureau en question est tapissé de bouquins. Il faut aller à la Bibliothèque pour apprécier la même chose chez les particuliers qui peuplent notre existence de nos attentes. J'apprécie toujours un cigare.

— Mon épouse est chez elle, me confie le carabin.

On est donc chez lui. J'admire un instant sa cravate d'or.

— Je ne savais pas que vous étiez mariés.

— Nous le sommes depuis toujours.

— Vous êtes musulmans.

— Nous sommes amoureux.

Qui était le type qu'elle avait prétendument assassiné ? Un ami de passage ?

— Muescas raconte des histoires, dit le carabin.

Comment connaissait-il le nom du seul témoin qu'on avait entre les mains ?

— J'ai appelé mon ami Kol Panglas.

Belle révélation de bourgeois influent. Il attendait un commentaire. Je hais les types qui me marchent sur la tête. Celui-là souriait dans une barbichette qu'on avait envie de tenir à pleine main. Mais il venait de me prévenir que je ferais bien de ne pas lui secouer la tête de cette manière. Je pouvais toujours essayer de m'y prendre avec des pincettes comme m'y conviait son attente. Il fallait que je répondisse.

— C'est madame Kling que je veux voir, à moins que votre... ami m'ait raconté des craques. J'ai un ordre de mission. Vous voulez le voir ?

— Je ne veux rien voir du tout !

Il agite son propre cigare comme s'il allait ferrailer avec le mien. Je suis prêt à tout dans ces circonstances. J'attends une proposition. Elle arrive avec un verre d'Amontillado. Ça me rappelle des choses.

— Vous allez recevoir un autre ordre de mission, commence mon hôte.

— Ça arrive en permanence.

— Nous rejoindrons Anaïs dès demain.

— Ah, ouais ?

— Vous l'interrogerez, cela va de soi.

Je ne m'étonne plus de rien. On a beau être tous du même sang depuis le mélange des races, les différences sautent aux yeux si on consent à les ouvrir. La plupart des gens n'ouvrent plus les yeux, mais mon métier m'y contraint tous les jours. Je vois bien que rien n'a changé dans le rapport entre les êtres humains. Il y a toujours des patrons, des minables et des cons. Ça fait une catégorie de trop, mais il est trop tard pour en changer. Ou alors il n'y aurait que des cons pour me servir d'exutoire et ils me rendraient la vie impossible. L'existence, veux-je dire, mais y aurait-il encore des carabins dans ce monde où je serai le seul à ne pas être malade ?

Je quitte le bonhomme et sa bonhomie sans lâcher le cigare qui dure, qui dure.... Je le fume encore le lendemain matin quand je revois Frank Chercos. Il est toujours prisonnier de son apagogie. Mais dans ce monde qui n'est pas fait pour moi, il n'y a plus de maladies. Il n'y a plus que des raisons. On n'explique plus rien, on constate. Forcément, ça vous change un homme fait pour la contradiction en une langue étrangère que personne ne comprend. Évidemment, je ne m'appelle pas Frank Chercos. En ce moment, il médite sur le mont Vallier en compagnie de sa seule solitude. Dans une heure, je prends le train avec ce carabin dont j'ai oublié le nom. En attendant, Frank me bassine avec des histoires à dormir debout. Moi qui ne dors pas, même couché. Et qui devrais dormir debout, en toute logique.

*Post-scriptum* : Bon. Je n'avais pas rencontré celle que je cherchais, mais ce n'était que partie remise. Comme je le disais plus haut, j'avais un autre problème à régler ce jour-là. En principe, je ne règle rien. Je croise les gens à problèmes et je ne m'en mêle pas. Mais dès qu'il s'agit de problèmes personnels, les principes sont bons pour la poubelle. Hélas.

D'abord, tant qu'une journée n'est pas finie, surtout quand on sort du boulot à midi, tout peut arriver. À midi, à peine jeté à la rue par ce carabin qui n'attendait rien de moi sinon que je la ferme, un bus manque de m'écraser. Je cours comme un dératé jusqu'à l'abribus où il s'est arrêté pour embarquer une vieille qui a du mal à lever la jambe. Or, depuis la guerre qui a eu lieu, contrairement à celle de Troie, mais qui ne s'est pas terminée malgré des apparences de paix retrouvée, comme la plupart des guerres modernes, les marchepieds des bus ne sont plus ce qu'ils étaient, peut-être parce qu'il n'y a plus personne pour avoir l'idée de les adapter aux handicapés et aux vieillards, voire aux enfants en bas âge. Donc, quand j'arrive sous l'abribus, je me mets à patienter en attendant que cette connasse trouve le moyen de monter dans le bus.

— Filez-lui un coup de main ! beugle le chauffeur.

— C'est vrai, quoi ! gémit la vieille.

C'est un complot. Je m'enfuis.

On va trouver ça bizarre parce que ce bus, j'en avais besoin, et un besoin urgent. Je me rends compte de ma bêtise cent mètres plus loin. Il est trop tard. Plus de correspondance avant deux heures, quatorze comme on dit maintenant. Je me mets à courir avec le fol espoir que je serai à l'heure à mon rendez-vous. Dans ces moments d'affolements, je ne calcule plus, ce qui explique mes cadavres. Je fonce à travers des rues qui se dépeuplent pour laisser la place aux animaux.

Quand j'arrive, il n'y a plus rien dans mon assiette. C'est encore ce foutu gosse qui l'a vidé sous le regard dégoûté de sa mère qui cuisine pourtant bien, je dois l'avouer. Je me mets tout de suite en rogne, je cherche une petite fille, je tabasse ma moitié, rien n'y fait. Mon gosse ne veut même pas dégueuler comme je l'exige, non pas que je me nourrisse de ses restes, mais l'idée qu'il ait encore remporté une victoire sur son vieux père me rend marteau au point de les haïr l'un comme l'autre. Je perds toujours. Je me contente de leur manger ce qui leur reste de cerveau. Il n'en restera plus grand-chose bientôt. J'ai besoin de cette solitude.

Mais mon problème, ce jour-là, n'avait rien à voir avec la bouffe. Le ventre vide et le cœur rempli de haine, j'enfile mon costume de cérémonie et cette fois, comme il est plus de deux heures, j'attrape un bus au vol. Il me dépose devant le cimetière. Une odeur de pierre chauffée à blanc m'approche un instant de l'évanouissement. Je m'appuie sur une croix dont les bras retrouvent leur vraie signification et, enfin, je suis à l'heure. Elle est là, toute droite dans sa salopette bleue, la clé à la main. Elle me trouve beau. Mais deux gosses, c'est beaucoup. Il faut que je lui avoue cette triste vérité. Je peux vivre avec deux femmes, deux gosses, c'est quelque chose que mon esprit ne peut pas concevoir. Elle s'effondre.

— Je savais qu'il arriverait quelque chose aujourd'hui, pleurniche-t-elle sans doute parce qu'elle veut me faire plier.

— Je ne le savais pas moi-même, m'étonné-je.

— Je ne me laisserai pas faire ! menace-t-elle.

Bon. Le discours des femmes aux hommes de bonne volonté. Je passe sur les détails. Je feins la compassion pour échapper au pire. Elle finit par se calmer. Je caresse son visage comme je le faisais du temps où elle comptait pour moi. Elle n'est pas insensible à cette intention frauduleuse.

— Tu ne m'as jamais aimée...

...ce qui est vrai...

— Je te hais...

...c'est réciproque...

— Tu mérites de crever...

...mais je n'en ai pas envie, du moins pas avec toi.

Je l'abandonne. Elle me suit, me menaçant avec la clé. Il se met à pleuvoir. Il ne manquait plus que ça ! Mais enfin, c'est fait. Jamais je ne pourrais commencer un récit sans régler mes comptes avec la femme qui me fait chier.

Vous êtes toujours là ?...

L'idée de voyager en compagnie d'un carabin ne m'enthousiasmait pas vraiment, mais je n'avais pas le choix. J'ai bien essayé d'en discuter avec le patron. Il m'a écouté. Il faisait une chaleur d'enfer. Si je n'avais pas eu cette obsession d'ouvrir une fenêtre qui est restée fermée, je l'aurais peut-être emportée, cette petite victoire sur la hiérarchie. Je ne suis pas un lutteur, c'est mon défaut. Je sais me défendre. On me le reproche assez.

Je n'ai pas fait le tour du monde, mais je connais l'Afrique où j'ai servi, comme on dit. On ne devrait pas travailler quand on a faim. On ne devrait pas baiser quand on a vraiment besoin d'amour. On devrait haïr une bonne fois pour toutes au lieu de se laisser envahir par le remords, les regrets et même ce besoin d'être bien considéré qui finit par faire de nous des larbins. Évidemment, je dis tout le contraire de ce que je pense et au bout du compte je ne sais même pas ce qu'on pense de moi. Je n'ai jamais tenté d'être gentil, dans le genre serviable et généreux. Je me suis contenté de raser les murs sans ouvrir les portes. Chaque fois que j'ai pris une porte, c'est qu'on m'y invitait et je ne cherche jamais à la fermer derrière moi tant je suis claustrophobe par nécessité. On me trouve toujours un peu sirupeux, sauf quand je me sens menacé.

Des menaces, il en vient de toute part, y compris chez soi. Ma femme menace de me quitter si je continue de me moquer de son anorexie. Mon fils menace de me donner une bonne occasion de le tuer. Même ma porte est un enfer.

Je ne sais pas si vous êtes toujours là. C'est simple : ou bien il y a quelqu'un et on ne le voit pas, ou bien c'est personne et on le prend pour quelqu'un. Je me demande s'il m'arrive de jouer ce rôle. Je ne connais pas ces coulisses. La nuit m'envahit comme du mauvais vin. Je ne couche pas avec elle. Je ne supporte plus ses os. J'entends mon fils qui arrache des cris à sa propre nuit. Il finira par me ressembler. Goutte à goutte, le transfert de la nuit de l'enfance à cet âge que j'ai atteint parce que je ne suis pas cet enfant qui me hante. J'imagine que mon fils est une copie, ou alors j'ignore ce qui le détruit, quelque chose qu'il tient de sa mère, entre la faim et le suicide. Entre le plaisir et la mort. Entre l'incontestable beauté du plaisir et sa disparition complète, inconditionnelle et parfaite.

Je couche au bout d'un couloir, à l'endroit même où il se termine par l'issue de secours. J'aime cet endroit qui ne sert pas. Il a bien failli servir pendant cette guerre absurde qui ne s'est pas terminée. Mais les bombardements de matière fissible étaient lointains. On vérifiait méticuleusement l'étanchéité des joints. L'écran de contrôle est toujours resté au beau fixe. On sortait sur la coursive et on regardait les voisins hébétés qu'on ne saluait pas. Dans ce pays de merde, on est tous des étrangers sans solidarité. Et puis je suis flic et fliqué jusqu'à l'os. Je ne peux pas être cet anarchiste ni ce pratiquant. Pharisien étatique.

La nuit ne porte jamais conseil, sinon on l'enfermerait pour la faire parler. Ce trou noir tavelé de ville est l'image de soi. D'abord, le lieu s'impose, avec ses personnages malades de la *furtivité*. Ils ne fuient pas, ils glissent à fleur de l'improbable. Je les suis quelquefois, manie d'enquête. Notre conseiller me harcèle des mêmes questions, comme si j'étais responsable de la tuerie quotidienne dont je ne suis qu'un élément furtif. La nuit rassemble ces lieux et cela s'appelle la nuit. Une angoisse douloureuse marque cette limite qu'on ne franchit que par lassitude. On s'y abandonne avant de devenir fou par manque de sommeil. Pourquoi s'imposerait-on cette torture ? Et pourquoi ne pas l'imposer aux autres ? Pendant la guerre, on vous torturerait facilement si vous aviez des convictions intimes et s'ils trouvaient le moyen de le savoir avant vous. Je n'ai pas eu

l'occasion de me révéler de cette manière parce que je surveillais les surfaces. C'est fou ce qu'on trouve à la surface, ces indices de l'intimité de l'autre, ces poils du secret bien gardé, la preuve que le monde est humain jusque dans l'animal qui ne peut pas savoir de quoi il est composé, là, au fond de lui-même.

Je ne dors que d'un œil. Je sais que c'est parfaitement impossible. Mais l'œil reste ouvert, ma femme me l'a dit, elle a surtout dit que je ne devais pas être normal, la preuve, l'œil était ouvert, même que l'autre paupière frémissait à la surface du rêve, invitée par la nuit à rejoindre sa symétrie. Sur le terrain sensible des conversations nocturnes, elle est à ce jour invaincue, je l'avoue. Le soir venu, elle entre dans les draps et s'y confond avec le blanc qui m'obsède jusqu'au sommeil. Ce bout de couloir m'a rendu fou d'elle, alors que je n'en étais que passablement amoureux.

Le fils est imberbe à l'heure où je vous parle. Je n'ai jamais compris cette exigence. Il semble n'avoir jamais connu la joie, pas même celle de la caresse de la merde au trou du cul. Il mange comme un chancre, celui qu'elle ne veut pas me communiquer. Elle cuisine à foison, le nourrissant de pléthore et d'envie. Il faudrait chercher des explications dans le passé familial qui, comme la nuit, est l'endroit des passages furtifs et des statues de sel. On n'a jamais poussé le bouchon aussi loin. On essayait de rire, guettant la joie dans cette bouffissure d'un enfer conçu à deux sexes dans un moment d'abandon non pas l'un à l'autre, mais à la face cachée de la vie.

Pas de joie, pas d'intensité, rien que l'attente, la crispation, le resserrement, l'observation des petites déchirures, le sang coagulé des surfaces, les mots qu'on n'a plus besoin d'assembler parce qu'ils ont tous atteint ce degré de signification qu'on ne peut pas sérieusement approfondir. On n'a pas envie de cette illusion qui consiste à persister malgré l'évidence de l'inutilité. À un moment précis de l'existence, toute conquête devient clairement inutile. D'où peut-être ce goût exagéré pour l'enquête. Et ce destin de flic au service d'une imagination que j'imagine proche de la vérité sans en connaître les arcanes.

Par contre, la nuit n'a rien à voir avec le temps qui passe ni avec ce qu'on en dit finalement. Elle ne laisse rien et envahit l'existence de ses sommeils probatoires. Je vois ça comme ça. Si la terre n'était pas une sphère tournant autour de la lumière comme un insecte agacé au-dessus de nos têtes, à quel endroit de cet univers le sommeil trouverait-il sa place ? Et si le sommeil n'était pas une nécessité vitale, toute cette géométrie aurait-elle encore un sens ?

Heureusement, de nos jours, et peut-être grâce à la guerre, les questions ne sont plus de bonnes questions. On ne les pose pas. On se contente de répondre aux attentes qui ne manquent pas. Ce sont les briques de notre construction individuelle. On t'apprend à construire cet édifice de l'instinct. C'est fou ce que je me suis appliqué, mais l'enfant avait vécu, il rendait improbable l'existence de l'homme futur que je suis pourtant devenu. Avec cette seule question que je ne compare pas aux réponses apparentes des autres : cet enfant a-t-il accepté cette existence ?

Si je sors la nuit, je ne descends pas l'échelle de secours à cause de la vibration métallique que lui implique ma progression descendante. Sinon, je m'éloigne avec ce bruit constant dans mon dos et je me perds en route. Non, je descends l'escalier de service qui est assez discret pour ne pas trahir mes désordres. J'ai l'impression de glisser sur l'ombre à peine traversée d'indications topographiques. La porte est lourde à la manœuvre. Le trottoir est un océan de pas et d'ordures. Je file vers la rivière pour m'y noyer et immanquablement je rencontre le noyé qui me raconte sa vie. La ville semble m'accompagner. Je bois ses leçons de lieux et de possibilités.

Quand je pense que je vais voyager avec un carabin ! On a un changement à Toulouse. Une heure d'attente. Il ne pourra pas se passer du diagnostic ni moi de mon investigation. On aura l'air de chiens de faïence au beau milieu d'autres chiens taillés dans le secret et l'inconnu. Je ne promets pas de bien me comporter, mais les vers resteront dans mon nez.

Cette nuit-là, je n'ai même aucune raison de dormir. J'ai eu ma part de sommeil dans l'après-midi. L'horloge interne est dérégulée, mais l'esprit est clair, ce qui va bien avec la transparence de l'ombre dont je guette les découvertes. Ces personnages me fascinent. On n'en rencontre pas d'autres. Ils sont peut-être mon aventure, une trace de cette aventure qui hésite entre la flânerie et le déplacement définitif. Il faudrait une douleur prégnante et cette recherche de son point d'application, une dent à soulager par la pression d'un doigt qui sert de capteur de la douleur jusqu'à ce qu'elle revienne à la hauteur du cri, mieux que le cri, l'affolement. J'en suis là.

Il y a de la lumière chez Bernie. Je le salue comme si je ne le connaissais pas. À cette heure, il faut boire du sommeil en bouteille. La verte colocaïne marque les distances. Ça se boit en silence. Quelques-uns se frottent. Tout brille, même les taches. Ce n'est pas normal d'être seul longtemps dans ces conditions. Je ne cherche rien, je rencontre.

- Qu'est-ce que vous mettez dedans ?
- Pas de l'eau comme dans mon vin.
- Paraît que vous voyagez demain...
- Mission secrète.
- Pas si secrète. On dit qu'Anaïs Kling...
- Dites K.
- Je ne dis rien. On vous envoie toujours au bout du monde.
- Je suis le spécialiste des trous perdus.
- Grossier !

Elles se cassent toutes si je me laisse aller à commenter leur imperfection physique. Je suis imparfait moi aussi, mais elles savent que je suis bien monté. Leur aventure tient à ma queue. Des photos circulent, mais je suis incapable de me reconnaître. La rançon des fictions qui limitent mon exubérance naturelle.

- On dit que c'est une belle femme. Vous avez de la chance, Lorenzacio.
- Elle a de la bouteille.
- Quelle importance si elle est belle ?

Pendant la guerre, on buvait de l'eau à travers un filtre offert par la maison. C'était tout ce qu'on connaissait des distances. Le filtre avait l'avantage de vous donner le temps de réfléchir. La guerre finie, je veux dire une fois qu'on s'est fait à l'idée qu'elle ne pouvait pas se terminer autrement, il n'y avait plus aucune raison de se méfier de l'autre et on a laissé tomber la pratique des filtres. On boit dans le même verre. Ça fait des économies de vaisselle. On n'imagine même pas les conséquences. Il faudrait enquêter. Je ne suis pas compétent si ça ne saigne pas. Chacun sa spécialité.

- On ne se choisit pas. Faut vivre avec.
- On appelle ça vivre.
- On ne choisit pas les mots non plus.

- Je ne t'ai pas choisie.
- Tu sais bien ce que je choisis chez toi.
- Son fric ?
- Il n'en a pas. Pas plus que moi en tout cas.
- Je suis un descendant des Vermort.
- Que tu dis !

On ne dit pas n'importe quoi dans ces moments de perdition. Au contraire, on est si proche de la vérité que la douleur est partagée, cas rarissime de communication qu'on a envie de reproduire, mais sans la douleur qui est un spectacle. Finalement, on choisit la discrétion.

— La guerre a changé la donne. Avant, on savait plus ou moins ce qu'on pouvait attendre de l'existence. On avait des passions.

— Des passions destructrices.

— Mais on reconstruisait ce qu'on avait détruit. On savait bien pourquoi on le détruisait. On était libre.

— On l'est encore. On ne nous demande pas de nous battre ni de servir de cobaye dans un champ d'expérimentation.

— Moi qui ai connu les champs de bataille, je peux vous dire que j'enviais les cobayes.

— Certains sont morts. Mon grand-père est mort électrocuté, comme un assassin.

— Moi, je suis contaminée. Je vis sans amour, mais comme je n'ai jamais connu l'amour, je me rends pas bien compte.

— Peine perdue.

Je suis toujours en phase avec l'enquête. Ça ne me rapproche pas des autres, au contraire, mais je peux les toucher. Je ne me prive jamais de ce privilège. Deux paramètres conditionnent mon existence à mon avantage : je suis flic et bien monté. Pour le reste, je suis perdant à tous les coups. Je ne vais tout de même pas leur raconter ma vie !

— Qu'est-ce que vous mettez dans votre colo ?

Bernie emmerde tout le monde avec ça. Il sait bien ce que j'y mets, il sait ce que chacun y met. Il pourrait l'y mettre derrière son comptoir, en toute discrétion. Ça ne change pas la couleur, ce qu'on y met. Il attend une réponse.

— Pas de l'eau comme dans le vin, répète une voix impossible à sexuer.

Je me demande pourquoi les gens attachent tant d'importance à ce qu'ils se mettent sur la peau. Il y en a qui déchirent leurs vêtements à des endroits précis, selon des règles aussi exigeantes. Moi, la nuit, je mets du sperme dans ma colocaïne et je ne veux pas que ça sache. Je fais ça discrètement sous la table en reluquant des genoux dans les déchirures des résilles.

— Rien, je dis, tu le sais bien !

Voilà comment Bernie fait savoir qu'on se connaît. Bernie connaît un flic et il veut que ça se sache ! Bernie est unique en son genre.

— Et toi, Bernie, tu y mets quoi ?

— Rien, je n'en bois pas.

— Tu le mets dans un verre vide ?

Bernie ne peut pas avouer qu'il n'a plus de sperme à cause de sa prostate. C'est un secret que je garde parce qu'il pourrait me servir. En plus, question queue, il est plutôt mesquin. Il n'en sort rien de toute façon. Ah ! si je savais ce qu'il met dans son verre vide. Il fait partie de ceux qui prétendent ne pas consommer de la cocaïne. On distingue alors ceux qui n'en ont pas besoin et ceux qui se cachent pour se *coler*. Bernie ne livrera jamais ce secret, à moins qu'on le prive de sommeil. C'est ce qu'ils m'ont fait après la guerre, sans preuve évidemment. Ça ne m'a pas empêché de devenir flic. Je ne l'étais pas avant la guerre, une foutue époque où je me posais la question de savoir ce qui me conviendrait comme métier. Ils m'ont installé dans une pièce vide avec un éclairage artificiel. Je ne sais pas qui j'ai trahi, mais je m'en suis sorti. Du coup, ma femme a cessé de s'alimenter et elle s'est mise à gaver le gosse qui ne demandait que ça. Je pensais pouvoir trouver mon bonheur ailleurs. Je ne suis jamais allé plus loin que chez Bernie. Ouvert la nuit.

Passer la nuit, traverser le jour. On n'a plus le choix. Les idéologies nous rendent dangereux. Le spectacle du bonheur provoque des ravissements inexplicables. On ne cherche pas à expliquer. Ni l'anorexie, ni la boulimie, ni les dépendances. On peuplait nos conversations de banalités, de coq-à-l'âne, de confessions sommaires. Ensuite je bandais dans une pizza. Et ça se terminait devant un écran, verre en main, sachant ce qu'on avait ajouté à la cocaïne pour lui donner un sens, même symbolique.

— T'as dormi, toi. Moi, je peux pas dormir en plein jour à cause du bruit des autobus. Je connais personne qui peut dormir dans ces conditions, à part toi. Comment j'ai fait pour te connaître ? On finit toujours par rencontrer la personne qui vous empoisonne la vie avec ce genre de détail insupportable. C'est l'idée que je supporte pas. Toi et les autobus.

— Il n'y a pas d'autobus la nuit.

— T'as rien compris !

J'aimerais les enfileur comme des donuts, mais au fond, le temps fini par passer. Il faut rentrer au bercail. Enfin... si vous êtes toujours là.

L'escalier présente des traces d'autres furtivités. Des phosphorescences qui trahissent un usage abusif des substances autorisées. Il y en a qui dégueulent sur mon passage. J'ai mes habitudes. Mes pointes des pieds. Mes catimini. Mon silence de bouche fermée, le feutré de mes orteils crispés jusqu'à la douleur du cuir. La rampe est bornée par les excréments. Glandes amères comme des olives. Sur le seuil, je me débarrasse des odeurs et des traces. Le type qui entre dans la cuisine est propre comme celui qui vient de prendre un bain. Je répands des parfums de femmes, les seuls que j'ai conservés, pour la rendre jalouse. On ne sait jamais.

Pendant la guerre, on avait pris l'habitude de fréquenter les autres. Le gosse n'était pas encore vorace. Elle n'avait aucune raison de se venger. Elle était même assez joviale si les circonstances se prêtaient à ses exigences. Je ne savais pas tout de ses exigences. Je n'en connaissais que les faits sans conséquence. Le gosse bouffait quand on lui demandait de bouffer et il ne bouffait que ce qu'on lui donnait à bouffer. Le gosse idéal. Je le promenais dans les zones pacifiées, je lui montrais les cadavres en cire des héros terroristes, de temps en temps une paire de miches pour affûter ses goûts en matière de femme, bref, on frisait le bonheur. Je n'y croyais plus. On ramenait des zones contaminées de beaux cadavres qui n'avaient pas souffert, surpris par une

mort foudroyante qui valait mieux au fond que celle qu'on attend pour plus tard. Je peux témoigner d'une certaine tranquillité. On m'aurait envoyé dans les zones de combat sans les préliminaires. Y avait-il une autre façon de crever que celle que nous communiquait l'imagerie médiatique ? Les micro-ondes avaient atteint la perfection, mais ils étaient rares, réservés aux plus chanceux. On mourait généralement d'overdose. Un mauvais moment à passer ? Pas du tout. La cocaïne vous évitait les souffrances inutiles. Un de mes oncles s'est même trompé de direction au cours d'un assaut décisif. Il est mort fusillé, ce qui va vite, à part l'attente, les culasses, les pas et surtout le brouillage rituel du regard. On nous a ramené un cadavre si vivant qu'on a hésité à l'incinérer. On lui parlait comme si on l'avait aimé. L'air se raréfiait. On ne le savait pas. Ma femme a commencé à parler de ses os. Elle était plus réceptive que nous. Sous la tonnelle, nous buvions du vin blanc dans des verres ballons qui avaient toujours existé dans la famille. C'est fou ce que la guerre nous a décimés. On se serait cru à la campagne, entouré d'oiseaux et de frondaisons. La nuit, l'horizon nous rappelait le combat et on priait pour qu'il en meure le moins possible. Ce qui n'arrivait jamais, évidemment.

Le jour où ils sont venus me chercher, j'étais loin de m'imaginer qu'on pouvait penser de pareilles choses à mon propos.

— Tu nous as trahis ? me demanda ma femme comme si elle connaissait la réponse à cette question qu'elle était la première à me poser.

— On ne parle plus au prévenu, dit le sergent en m'entraînant fermement.

Il y avait un tas de gens dans un enclos. Ils étaient tous suspendus à la clôture. Je suis entré dans un espace central absolument vide. J'étais seul pour la première fois de ma vie. Le mur qui m'entourait me tournait le dos.

— Je n'ai pas trahi, me dit le suivant avant de se mélanger au mur d'une attente que je ne parvenais pas à redouter.

La terre aurait pu s'ouvrir entre les jambes, j'aurais alors permis à mon corps cette chute prévisible. Mais je voulais m'en sortir. Je ne voulais pas finir dans un lupanar pour serviteurs de l'État, tous pouvoirs confondus.

— J'avoue, dit quelqu'un. Mais à quoi ça sert d'avouer ?

Je l'aurais tué. En même temps, je me sentais capable de cet acte extrême et irréductible à la banalité. J'avais de l'avenir et on me disait le contraire.

— Vous connaissez Kol Panglas ?

Je le connaissais. Où voulaient-ils en venir ?

— Que savez-vous de lui ?

Était-ce le trahir que de savoir deux ou trois choses ? Pourquoi pouvais-je le trahir ?

— Dormez !

Et je dormais.

— Réveillez-vous !

Et j'étais d'accord.

— On va mourir, me dit un type à travers une cloison.

— Y a-t-il un moyen de s'en sortir ?

Kol Panglas. Il était déjà procureur. Il aurait pu être mon père. On n'avait qu'un point commun : les petites filles. Pourquoi Dogson et pas nous ?

— Vous êtes libre.

Ils embauchaient dans la police. Ma femme me poussa. Elle ne mangeait plus. Elle me poussait et je me laissais influencer. Un gosse à nourrir. Elle dépensait une fortune en sucreries et il engraisait. Kol Panglas m'examina comme un pioupiou.

— Vous connaissez la multiplication ?

— Assez peu.

— Et la soustraction ?

— Sans me couper les doigts, oui, Monsieur.

— C'est bon. Signez le contrat.

— Pour l'uniforme ?

— Police secrète. Vous avez la tête de l'emploi.

Ce qui explique tout. Au début, j'en ai bavé. On me demandait de faire deux choses à la fois : menteur et flic. J'en étais à me demander s'ils savaient ce qu'ils faisaient. La contradiction m'était tellement évidente !

Ensuite, ils vous arrachent ce que vous avez de plus précieux. Il faut tout donner. Il ne vous reste plus qu'une femme édentée et un gosse fêlé. Pas grand-chose pour assurer le bonheur. Mais au lieu de devenir poivrot comme avant la guerre, on se cole. Ce n'est pas mauvais d'ailleurs. Ça ne me rappelle rien. J'ai beau le lui dire, à ce satané gosse, il me pose la question tous les jours. Quel goût ça a ? Impossible de procéder par comparaison. J'en étais à souhaiter que ça ait le goût de la merde. Il n'aurait pas mis longtemps à se rendre compte. Tandis que la fraise, qui a le goût du citron, et toutes ces merdes qu'il ingurgitait parce qu'elle le voulait... Il m'arrivait de penser au suicide, comme tout le monde. À l'aventure aussi. À une autre guerre que je ferais cette fois du bon côté. Ma femme, ils ne l'ont même pas tondue. Elle faisait pitié. Je la faisais assez souffrir comme ça. À la maison, ça sentait le poulet frit et le bonbon acidulé.

Je dis ça parce que vous êtes là. Sinon, je me tairais. Je me suis toujours tu. J'aurais dû me moi. Mais je n'ai pas la force. Il y a quelque chose de cassé en moi. Il y en a qui se dédoublent. Ça fait deux personnes et un tas d'emmerdements qui au fond donnent un sens à l'existence. Chez moi, c'est à l'intérieur que ça se passe, c'est organique. Je n'ai pas deux cœurs, deux estomacs, deux machins, etc. Les organes sont cassés. Je digère mal, je m'essouffle, j'ai la colique ou je suis constipé, je n'arrive pas à comprendre qu'une idée, ça ne se voit pas. Pour moi, il n'y a jamais deux solutions. J'ai le choix, je le sens bien, mais entre quoi et quoi ? C'est dur d'être soi-même, quelquefois.

— À ton âge, je bouffais des patates bouillies. C'est quoi, cette sauce ?

— Fous-lui la paix. Il mange.

Je vais voir des filles qui me ressemblent et qui par conséquent ne me comprennent pas. Cette nuit-là, juste avant mon voyage avec le carabin qui prétendait me conduire à Anaïs Kling, je n'ai pas fréquenté les filles. Ce n'est pas l'envie qui leur manquait. J'ai bu sans dépasser la limite, éjaculant sous la table en toute discrétion. Bernie me surveillait dans un miroir. Je hais les

percolateurs la nuit. Le jour, ils font partie du décor et je les ignore. J'ignorerais les petites filles si elles avaient une existence nocturne.

À sept heures pétantes, je suis sur le quai entre deux rames qui grouillent comme deux plaies contaminées par une immigration non contrôlée. Je surveille l'entrée du souterrain qui monte avec les gens. J'ai une sensation d'invasion jusqu'à l'hypertension. Le carabin se fait désirer. Je ne partirais peut-être pas, ou je partirais seul. Il y a une grosse différence entre un carabin et un bagage. Mon cœur fait des ravages dans mon cerveau, je n'y peux rien, il y a toujours quelque chose de plus fort que moi pour changer leurs projets en travail mal payé. Un type m'observe. Un carabin lui aussi, sans doute. Il guette le symptôme. Il y a un bon moment pour les symptômes et pas toujours un carabin pour changer le destin. Je devrais être content de voyager avec l'un d'eux. Je suis morose. Une couche d'hypertension et une de morosité. Le carabin n'y perdra pas son latin. Ils ont de la psychologie, les carabins, avec des finesses qu'on n'enseigne pas aux flics. Je le sais par expérience. Chez moi, il y a le carabin pour les os et celui pour la graisse. De temps en temps, un carabin pour les overdoses me prodigue des conseils qui trahissent sa déconfiture devant le phénomène de l'exagération.

Qu'est-ce que j'attends ? Vous êtes toujours là ? J'aime cette tranquillité, même si je la dois à l'abus de l'artifice et du sommaire. Je n'ai plus de patience, comprenez-vous ? Où en étais-je ? Ah, oui. Sur le quai. Deux rames qui grouillent même si depuis la guerre on est tous de la même race. Où est la différence ? Je peux faire la différence entre ma femme et mon fils. Personne ne peut confondre les os et la graisse. On peut me confondre avec d'autres flics. Je ne prétends pas à l'originalité. Je tue comme je pense. Voilà mon carabin.

Il est chic comme il sied à l'homme d'honneur. Il sent la pastourelle et l'hymne national. Il agite une canne sur les gens. Son impatience le distingue. Il s'excuse, maudissant l'excuse et non pas les raisons de l'excuse. La classe, quoi ! Mon pardessus a des airs d'avant-guerre. Il signale une couture rompue entre deux boutons. J'ai l'habitude.

— Nous serons à l'heure, décrète-t-il.

Sûr. Avec ces trains qui marchent à l'eau bouillie, comme les patates de mon enfance. Mais la campagne n'est plus desservie par les airs et on a comblé tous les souterrains de la guerre. Il y a bien des routes, mais elles servent encore à une drôle de guerre, ce qui complique les relations. Je ne déteste pas le train si je voyage sans arrière-pensées qui ne m'appartiennent pas. Or, ce carabin est une arrière-pensée. Il y a de quoi devenir vraiment malade. J'avouerais une faiblesse ou deux. Allons bon ! Pourquoi chercher à s'humilier dans le détail ? Attendons plutôt une grande occasion. Anaïs Kling par exemple. Dix heures de train, ça va me forger.

— Le procureur est invité aussi, dit le carabin en s'installant à la place que l'administration lui a réservée.

— On est des invités ?

Bonne nouvelle. L'enquête doit rester secrète. Mais pourquoi ont-ils mis au parfum ce carabin qui m'accompagne pour ne pas dire son nom ? Heureusement, on place une petite fille contre moi, entre la fenêtre et mon corps qui sent le pardessus et le bonbon à la menthe.

— Tu me laisseras regarder ?

— La fenêtre est à tout le monde. D'ailleurs, je ne peux l'ouvrir qu'avec le consentement de tous les passagers de ce compartiment. Je ne veux pas l'ouvrir.

La mère ne cache pas son orgueil. Je ne lui parlerais pas de mon fils qui bouffe parce que ça m'obligerait à parler aussi de ma femme qui ne bouffe pas, ce qui gâche toujours les conversations.

— Nous vendons une partie de la propriété, me dit le carabin.

— Ah, oui ? Laquelle ?

Deux coups de sifflet. On entre tout de suite dans un tunnel, ce qui réduit le silence. J'en profite pour renifler la petite fille qui ne m'a pas dit son nom. Vous avez des enfants ?

— Nous en avons deux, dit le carabin. Il en reste un.

Pour l'instant, c'est moi qui pose les questions. Les réponses me renseignent. Que demander de plus au temps que ce voyage va me facturer ?

— Nous aurions pu en avoir trois, soupire le carabin.

Une devinette pour la petite fille. Elle fronce le nez. On en fera un magistrat ; elle n'est pas douée pour les maths.

— Nous ne sommes plus aussi nombreux dans la famille, continue le carabin qui jouxte la portière.

Me suis-je jamais posé ce genre de question, même au plus fort d'une enfance consacrée aux absences répétées ? Que des emmerdements à l'horizon, et pas un calcul. Rien. Du pur présent et de l'attente crispée. Ça peut tomber à tout moment. Et ça tombe au moment où on s'y attend le plus. On devient flic par vocation.

— Anaïs n'a pas tué cet homme et elle ne menace certainement pas cet autre.

— Je suis censé prouver le contraire.

— Je connais cette femme comme si je l'avais faite moi-même.

— J'ai fabriqué un gosse dont je ne suis pas fier. J'ai aussi l'impression d'avoir fabriqué ma femme.

— Il s'agit d'une accusation grave. Heureusement, Kol Panglas est un ami qui comprend notre embarras.

L'embarras du choix. Ça ne m'arrive jamais. Est-ce que je choisis entre ma femme et mon fils ? Je prends le tout et je recommence. Et ça ne change rien, au contraire. Ce n'est pas moi qui recommence, c'est tout.

— Vous avez fait la guerre ?

La question suivante c'est : de quel côté ? Mais on peut pas tout savoir. Par discrétion. On est discret par nature et curieux par formation sur le tas. L'enfant était discret. La preuve : on ne sait rien de ses tentations. L'homme est curieux et on ne sait toujours rien de ce qui motive son choix de vivre encore.

— Vous le trouverez, j'en suis sûr.

— Je fais tout pour ça.

Même ce voyage accompagné. On ne m'a pas mis dans un panier. Je peux m'envoyer en l'air dans mon pardessus qui évoque la guerre et ses raisons. Voilà, c'est fait !

Dès le deuxième tunnel, quelqu'un perd le contrôle des circonstances, quelqu'un qu'on se met à maudire parce que le train s'arrête, provoquant des petits cris d'oiseaux, des chuchotements joyeux et surtout l'extinction de la lumière. *Vous ne trouvez pas que P.-J. Toulet écrit bien ?* me demandait la maman qui éteignait la Nane du Créole. *Il est de Pau, comme moi.* Je m'étais rapproché d'elle pour la distinguer de l'odeur d'assouplissant de sa fille. On s'est cogné le front au-dessus du livre ouvert à la page d'un dialogue salé. L'obscurité allait me rendre sensible à tout ce qui s'y passe. Heureusement, j'étais accompagné d'un carabin.

La première minute, on écoute les voix, le glissement des portières, l'inexplicable présence de l'inconnu. Puis, on devient réceptif aux questions, à leur inutilité, au bonheur du trou. Enfin, le carabin me toucha. Il était tranquille, mais silencieux. Il me tenait le coude et semblait assis alors que je m'étais levé parce que la maman s'impatientait. On ne fumait plus en public à cette époque, sinon j'aurais allumé une cigarette rien que pour éclairer le joli visage de ma compagne de voyage. Au lieu de cela, c'était le carabin qui m'accompagnait. J'ai déjà signalé ce détail, mais là, dans le noir, debout et hésitant entre la panique et les pommes, rien n'est sorti de ma bouche pour tranquilliser les autres ou demander la sortie la plus proche. Je commençais à respirer par le nez, ce qui chez moi est un signe avant-coureur de la crise.

— Asseyez-vous, dit le carabin. Vous allez effrayer cette enfant.

— J'ai pas peur, fit la fillette qui cherchait à ouvrir la fenêtre.

Que voulait-elle laisser entrer dans ma fiction ?

— On n'entend pas le sifflet, dit sa mère, ce qui fit pouffer le carabin.

— La prochaine fois qu'on prendra le train, j'emporterai ma lampe de poche électrique, dit la fillette.

*Ma pile*, dit-on chez moi. Pendant la guerre, ils fusillaient les porteurs de piles sur le ballast. C'était la nuit. Je rentrais du boulot. J'étais garçon. C'était tout ce que je savais faire avant de devenir flic. Je ne savais même pas que je deviendrais flic tôt ou tard. J'étais loin de penser à la fin de la guerre. Tout indiquait qu'elle ne se terminerait jamais. Mais je n'étais pas né dans la guerre, moi. J'avais cette nostalgie. C'était un temps de fruits confits et d'arbres à cabane. Heureusement que j'ai ça pour m'accrocher à la vie. On s'instruisait en jouant à des jeux quelquefois cruels pour les plus faibles, mais on respectait les filles. Qu'est-ce qu'elles font maintenant pour inspirer le respect ? Elles arrêtent de bouffer et elles font des gosses. Moi, je suis là devant les miroirs à me demander si je ne ferais pas mieux de tout quitter. Mais par les temps qui courent, tu ne peux rien quitter sans te retrouver au beau milieu d'un combat. Je n'ai jamais traversé ces zones de turbulences. J'ai toujours pris la tangente, à deux doigts de me faire engager. Et le soir, je rentrais du boulot en me disant que j'avais de la chance. Les feuilles révélaient que je ne cachais aucune pile, pas même un briquet pour mes cigarettes.

— Vous allez me faire croire que vous avez des cigarettes et rien pour les allumer ?

— J'ai deux briquets, sergent. Je suis un bon patriote. Un à la maison et l'autre au boulot. Je connais les consignes.

— Vous faites bien.

Et ils me fouillaient le cul et la tignasse. On avait tous le cul à l'air à certaines heures où le soldat devient nerveux, prêt à tout pour sauver sa peau. Je rentrais humilié et patient, alors que l'impatience avait marqué mon enfance et que longtemps je m'étais cru capable de résister ouver-

tement à toute tentative d'humiliation. L'enfance et l'homme, c'est deux choses distinctes dans mon esprit. Il faut dire que l'enfant était mort et que j'étais vivant. Paradoxe des temps qu'on colle bout à bout pour former le seul temps de notre existence de personnage. J'étais envahi par la perspective du plaisir. C'était tout ce qui me restait. Avec le sens de la prudence et une angoisse de poule dans le noir des cagibis où en temps ordinaire on fumait le fromage.

— Calmez-vous, me dit le carabin. Voulez-vous que je vous donne quelque chose ? J'ai ce qu'il faut.

Il me prenait pour qui, cet intrus ? Je n'aime pas qu'on entre par effraction dans les lieux de ma défaite. Personne n'a gagné la guerre tant qu'elle n'est pas terminée, disaient les journaux. J'avais toujours un de ces trucs dans la poche au cas où les forces de l'Ordre m'intimeraient de me connecter. L'encre numérique n'évoquait jamais la fin du conflit que j'avais entretenu avec l'existence jusqu'à ce que ma queue devînt opérationnelle sans contestation possible. Mais l'enfant avait cessé d'exister bien des années avant. Entre cet enfant qui choisit la mort et l'adolescent qui dresse sa queue dans une existence sans autre promesse que l'orgasme, il ne s'est rien passé d'important, à part ces recherches qui me conduisaient au bord du gouffre et les leçons que je recevais du système éducatif. J'avais de bonnes notes. Seules mes petites voisines pouvaient parler de moi en connaissance de cause. C'était le sperme ou leur pisse, je n'avais pas le choix. Ensuite ils ont voulu m'imposer le métal, mais j'étais rétif. Ils auraient réussi si on m'avait envoyé à la guerre. Je l'aurais étreint comme de la chair, ce métal qui revient toujours dans l'Histoire des hommes, à croire que la Terre finira par nous avoir. Alors il ne sera plus question de la chair, mais des cendres, et on ne sera plus là pour poser la question. Que serait ce monde si nous n'étions pas là pour lui donner sa mesure, seconde après seconde. Rien. Nada.

— Vous feriez bien de m'écouter, disait le carabin.

Il m'effleurait. Ces toubibs, ils ont des mains plus douces que celles des femmes. Pour l'instant, il ne proposait rien au-dessus de mes propres moyens. Je pouvais toujours actionner ma pompe. Le cathéter s'agitait si j'y pensais. Comment on déchire la nuit, petit ?

— Je vais vous faire une injection. On m'a prévenu de votre petit problème. J'ai amené ce qu'il faut.

Il faut toujours qu'ils agissent à la périphérie, à une seringue de distance. Ils s'interposent entre vous et la nuit. On les sent préoccupés, méticuleux, presque sympathiques. J'étais toujours debout, caressant les verres des lampes qui s'obstinaient à se confondre avec la nuit. Il y avait du tilleul dans cet assouplissant. Je ne me trompais pas.

— Piquez-le si ça doit l'empêcher de nous tracasser !

J'entendais le piston et la goutte. Il allait me traverser. Sa main parcourait mes fesses. Je connais l'astuce. Une petite claque à l'endroit de la piqûre, histoire de dérouter le cerveau. J'avais l'habitude. Mon cerveau le savait.

— Détendez-vous ! Le muscle est dur comme la pierre.

— Voulez-vous un coup de main ?

— Ses mains ! Cherchez ses mains !

Leur conversation pendant que je me perds dans la nuit. Un autre carabin m'expliquait qu'il ne faut pas confondre la nuit et l'obscurité. Le contenu est différent, je pouvais comprendre ça à l'époque. La nuit, c'est le sommeil. L'obscurité, c'est une porte fermée qu'on peut toujours ouvrir.

La nuit et les cercueils. Le jour et tous les trucs où on vous enferme pour traiter l'angoisse par le travail. Je ne serai jamais heureux.

— Faites une croix et visez le quart supérieur extérieur.

J'aurais pu m'agiter pour les empêcher de trouver l'endroit exact. Au lieu de ça, je me durcissais. La leçon de l'expérience. Si vous fuyez, ils vous rattrapent. Si vous restez, ils ne comprennent pas tout de suite que vous allez leur rendre la tâche difficile. Impossible, non, faut pas rêver. Mais difficile, beaucoup plus difficile que leurs problèmes. Pendant la guerre, je devenais facile quand c'était le moment de glisser entre leurs doigts savonnés. Mais ce carabin n'était pas des leurs. C'était un suspect. Je me méfiais. Un cheminot passa dans le couloir, jetant des lueurs sur nos reflets immobiles. Ma fesse était à nu, disponible et tranquille. L'aiguille la traversa à l'endroit précis que le carabin avait indiqué. La maman me piquait avec une application d'écolière.

— Vous vous sentez mieux ?

Beaucoup mieux. Comme en plein jour. J'ai l'impression de voir vos visages attentifs. Il y a longtemps qu'on s'occupe de moi, mais on ne peut pas supprimer tous les tunnels de France. En l'air, les trous me filent les chocottes, pas plus. Vos visages sont aguerris. Je ne trouvais plus le mot. J'y avais pensé pendant une alerte. Les rues étaient silencieuses. Je descendais à peine de l'autobus. J'étais seul sur le trottoir. Les alertes clignotaient sur leurs piquets chromés. Vous disposez d'une minute, disaient les robots à mon passage, comme si le temps ne passait pas et que j'étais le seul à passer. Une drôle de sensation. Le temps passait et on me mentait. Mais j'allais tranquillement. Une fois le porche refermé, on m'a demandé si je me sentais mieux. Une voix de robot, posée sur le la, bien plus tranquille que mon apparence. Dans le sas, une douce lumière me rappelait que je n'étais pas seul et qu'on se battait aussi pour moi. Le monde est vraiment dangereux, à tout moment.

— Dès que vous vous sentirez mieux, asseyez-vous sur mes genoux.

J'obéissais. La fillette se marrait en douce. On n'avait pas besoin de la piquer, elle. Elle était déjà au courant. Le conditionnement commence par cette ablation. Bien malin qui pourrait distinguer la cicatrice des traces de la couronne. Enfants-rois de notre existence bornée par l'orgasme, n'écoutez que votre conscience. J'étais de la vieille école, pas révolté, mais critique. De cette critique qui amène les ennuis sans vraiment vous déraciner. Sinon, on vous déracinait sans prendre ces précautions qui ne vous mettaient même pas la puce à l'oreille. Mais attention, ces deux derniers noms ont complètement changé de sens. Vous n'impressionnerez personne en prononçant cette expression d'antan. Parce que c'est devenu une évidence et que ça ne prouve plus rien. Les romans de mon enfance n'ont plus le même sens. Et pourtant, on n'en a pas changé un seul mot. Ça, c'est impressionnant. Et je ne peux rien en dire. Ce n'est pas mon boulot. Les genoux du carabin étaient aussi doux que ses mains.

— On a passé la minute, dit la maman. Je vais me renseigner.

Elle poursuivit le cheminot qui examinait les soufflets de la passerelle. On en profitait pour utiliser les toilettes en vitesse.

— Elle est impatiente, m'expliqua le carabin. Une minute, ce n'est rien.

— J'ai connu pire que ça, dit quelqu'un.

— Ça ne peut pas être pire, renchérit quelqu'un d'autre.

La guerre, toujours la guerre. On s'attend à ses exigences. On passe le mot. La moitié de la population, celle qui a connu l'avant-guerre, a traversé ces temps difficiles avec les moyens du bord. On évoque les zones avec une prudence de rat. On persiste dans les égouts de l'existence. Les noms de rue sont les mêmes. La même odeur de merde, les mêmes débris de la fonction familiale, les échos des conversations qui entretiennent la même conversation. Les trains n'y changeront rien. Ils ont perdu leur magie de paysages rapides, de ralentissements à l'heure prévue, de nocturnes en fa majeur. J'ai connu ça et ça ne sert à rien. Les quais sont toujours bondés, mais ce ne sont plus les mêmes voyageurs. Les racines, c'est l'enfance. Pas la connaissance des lieux.

- Je me sens mieux, dis-je pour rassurer tout le monde.
- Moi, c'est le vertige, dit quelqu'un.
- La pluie, quelquefois, à cause de la tristesse des murs mouillés...

Confidences. C'est conseillé. Confiez-vous au lieu d'imaginer. Une littérature de la confiance à lire dans le train. Une autre de la connaissance. Et rien autour que ce vide qui nous envahit sans donner de sens à l'angoisse. J'ai besoin d'une doctrine pour occuper mon esprit à autre chose. Je lis des prospectus qui n'emportent pas mon adhésion. Comment faites-vous, merde !

- Le tunnel mesure 1200 mètres de long, dit la maman en revenant.

Il y a une petite lumière dans son regard. Elle hérite de tout quand elle voyage. Une sucrerie passe devant mon nez sans s'arrêter. Quel goût ça a ? me demande mon fils quand je ne suis pas en voyage avec des carabins et des binbins. La fillette suçote. Ça la réduit au silence, cette langue occupée à éroder le bonbon. Que sait-elle de plus, de mieux, de plus parfaitement utile ? Elle prétend se voir dans la fenêtre sans s'y pencher. Un jeu d'enfant. C'est dangereux, marquant, disponible. Je jouais avec des animaux pour leur transmettre mes sensations. J'expérimentais ma propre mort sans cruauté. Mais au fond, ce n'était qu'un spectacle dont l'acteur me ressemblait.

- Redosez-le, conseilla la maman.

Mais le carabin ne connaissait pas le code. Je surdosais moi-même. La molette change l'impatience et le tremblement en circulation de l'information. Heureusement qu'on a ces intermédiaires mécaniques. Mais le code, mon carabin, c'est secret.

- N'abusez pas, me dit-il presque discrètement.

Un coup de tampon nous ramène à la réalité. La fillette se met à cracher. Il y a encore de l'enfant en elle. Cette surprise le prouve. Le train s'ébranle lentement. Bientôt la lumière et les explications claires. Je m'impatiente. On pénètre un jour sans fin, gris et lent. Voilà le visage de la maman, celui de son voisin qui redécouvre les pages de son livre avec une joie contenue, le visage convulsé de la fillette qui essuie ses larmes de dépit. Mais pas une trace du sourire avenant du carabin. Je ne l'ai pas senti m'échapper. Un regard dans le couloir me renseigne sur ses intentions. Il est en fuite !

- Êtes-vous fou ? crie la maman.

Je fonce, révolver au poing. Un coup de semonce crève le plafond. J'ai vu l'ombre furtive changer de reflet. Je peux me tromper. Un steward s'étonne. Je renverse une partie de dames. Je deviens agressif, pas facile à comprendre. Un type en uniforme s'interrompt, fier et glacé. Je ne sais pas si la poussette était pleine, mais je l'ai vidée. Le train avance au pas, sans doute précédé d'un porteur de drapeau. J'ai le temps de voir le carabin dans un champ de blé en herbe. La

Nationale offre ses possibilités de brouillage des pistes. Je téléphone dans l'action. Mon souffle témoigne d'un certain désarroi. Le type qui m'accompagnait est en fuite. On avait prévu le contraire. Je ne me sens pas manipulé. Je suis dans la réalité. Je suis réel. Personne ne me dira le contraire.

— Vous êtes surdosé ! crie la maman.

Je le sais bien que je suis surdosé ! Ça me ralentit. Du coup, le train s'arrête en pleine lumière. Ses reflets me déroutent. Il y a d'autres reflets dans le blé. Des outils. Je prends le temps d'inverser le processus de communication avec mon cerveau. Tourne la molette, Frank. Sans précipitation. Ta vie tient à ce fil d'Ariane. Fragile comme une araignée que l'insecte refuse de satisfaire. Je me traîne.

— Vous êtes fou ! dit le cheminot en cognant mon crâne avec la lampe.

— C'est un flic ! prévient quelqu'un.

— Un flic ?

Soyez logique avec les types qui vous cognent. Protégez vos dents et vos bonbons. Vous n'avez rien à leur cacher. On me ramène près du train qui halète comme si c'était lui qui venait de courir à travers champs.

— Ce type savait que le train s'arrêterait, expliqué-je au cheminot.

— Je ne le savais pas moi-même ! On a cramé un thyristor. Vous sentez pas l'odeur ?

Je ne sentais que MON odeur. Un mélange d'écossais et de congolais. Qu'est-ce que je foutais dans ce pardessus ?

— Vous êtes qui, vous ? me demande moins gentiment un autre cheminot.

Il agite sa casquette et son drapeau en même temps.

— Il a un téléf de flic.

— Donc, c'est un flic.

— En quoi pouvons-nous vous aider, Monsieur ?

La maman se penche dangereusement à la fenêtre.

— L'autre se fait passer pour un médecin, crie-t-elle à l'adresse des cheminots qui sont maires chez eux.

— Mais c'est un médecin, Madame ! crié-je à mon tour.

— Donc, vous n'êtes pas un flic, conclut le cheminot en goguette.

— N'exagérons pas, conseille l'autre qui contient des traces de sulfite.

— J'y comprends rien, dit quelqu'un, moi sans doute.

— Voilà l'hélicoptère !

C'est Kol.

— Vous n'avez pas chaud avec ce pardessus ? demande-t-il en arrivant.

La fillette me déshabille du regard derrière la vitre tachée. Ses petits doigts continuent de souiller cette surface translucide. On devine un regard amusé. La maman s'impatiente :

— Vous allez prendre froid, me dit-elle sans quitter les marches du wagon.

Kol se renseigne auprès des cheminots qui ne refusent pas de l'accompagner. Dans ces foutues enquêtes, il y en a toujours un qui accompagne l'autre. Mais en principe, c'est l'autre qui

se barre. Il explique tout ça aux cheminots qui opinent. Moi, je communique avec la fillette. Elle sait quelque chose que je ne sais pas et qu'elle n'a pas l'intention de me cacher. Au passage, la maman me reboutonne. J'enfile le couloir noir de monde. La petite fille, elle, est restée à sa place, seule dans le compartiment. Elle me confie son secret :

— Ce n'était pas lui, dit-elle en se mordant les lèvres. Il est toujours dans le train.

— Qui c'était alors ?

Je veux le savoir. C'était qui celui qui traversait le champ de blé en herbe sans ma permission ? Elle ne le sait pas. Elle sait que ce n'était pas le carabin. Il était dans le train, profitant de la confusion pour m'échapper vraiment. J'en rends compte à Kol.

— Rendez-moi votre pétard, dit-il en tendant une main impatiente comme un bénitier. Je ne veux pas de problèmes.

Sans mon pardessus, je peux me sentir pudique, mais sans mon arme, je suis nu comme un ver sur un hameçon. J'obéis. Mon existence est bornée de soumissions. Je suis tantôt rusé, humilié ou en fuite. Là, il me prend au dépourvu, le patron.

— Allez boire un coup à ma santé, dit-il.

Je rejoins les cheminots.

— Vous y comprenez quelque chose, vous ? me demande l'un d'entre eux, je ne sais plus lequel, le poivrot ou le dipsomane, peu importe.

— Ouais, renchérit l'autre qui est peut-être l'un.

Colocaïne en surdose, à la limite de l'over, piquouse de substance appartenant à la famille des tranquillisants, épuisement suite à une course à pied dans la mollesse d'un champ de blé en herbe, rencontre avec mon type, révélation du véritable sens à accorder à la réalité, mise à l'écart sans explication honnête, conversation alcoolisée et pour couronner le tout, invisibilité du suspect rendu possible par un complice dont l'identité n'a pas pu être relevée pour cause de fuite. Ça fait beaucoup pour un seul homme.

— Vous avez pensé à l'orgasme ?

J'entends des voix. Mais les choses sont claires. Le carabin est suspect, sa gonzesse, qui se fait appeler Anaïs Kling, nous attend dans son château au fin fond de la province. Un troisième homme navigue au pif sur la Nationale 20.

— Patron, j'ai une idée.

Il a déjà fait venir la troupe. Le carabin, à moins d'être vraiment invisible à l'œil nu et surtout aux capteurs sensoriels, ne s'en sortira pas sans égratignures. Kol a beau être son ami, c'est un professionnel soumis à des pulsions électroniques. Reste Anaïs Kling. On envoie la gendarmerie provinciale visiter le château des Vermort et sa pensionnaire indélicate. Quant au fuyard de la 20, je m'en charge. J'ai besoin d'un véhicule, d'une arme chargée et d'une petite fille.

— Pas pour ce que vous croyez, patron. Elle a vu ce type. Elle le reconnaîtra dans le premier bistrot.

— On peut venir aussi ? proposent les cheminots.

Me voilà parti. Sans la fillette qui n'est pas à ma peinture selon sa maman. Tant pis. Je me fie à une description verbale. Je ne prends même pas le temps d'un dessin. La route est bonne sous

les platanes. La campagne exhibe ses ruines, mais ce n'est pas vilain, ce retour à la nature. Il y a encore du monde dans les villages, à moins que ce soit l'effet des anciennes affiches de cinéma. Je ne suis pas anxieux. J'écoute la radio sur ondes courtes, on ne sait jamais. Je m'arrête dans le premier bistrot. Que des cons qui mâchent de l'herbe au lieu de la fumer. Je dessine ma cible sur un coin de nappe, pas dans le style Picasso qu'ils ne comprendraient pas.

— Ça ressemble à rien que je connais, dit un bouffi qui trempe son nez dans la merde du matin au soir.

— C'est pas une chose, dit un autre.

— Avec les yeux qu'il a, ça m'étonnerait, grincé-je.

Bon, on recommence. Ça, c'est les yeux. Ouais, au milieu du visage. Je sais que ça fait bizarre sur un dessin, mais dans la réalité, les yeux sont au milieu du visage. Ça, c'est les cheveux sur les oreilles. Et ça, c'est top secret !

— Oh ! Putain !

Elle aurait dû venir avec moi. Elle aurait su y faire, elle. Mais maman ne veut pas. Comme le train n'a pas été bien loin, je reviens vite à la ville qui me nourrit. Le type a dû faire comme moi, prendre le plus court chemin. On fait tous la même chose dans ce monde de merde. On se devine à coup sûr. Yen a pas un pour cacher l'autre. D'où les erreurs judiciaires. Mais qui c'est, ce type ? Kol ne m'a pas dit où je mettais les pieds. Il m'a simplement conseillé de ne pas les mettre dans la merde. L'avertissement n'est pas tombé dans l'oreille d'un sourd. C'est encore le petit matin frais et tranquille quand j'arrive dans le quartier chaud. On me connaît. Si je traîne par là, la journée ne se terminera pas sans moi. Chez Bernie, on ne sait rien. Même Bernie est vide comme un pot à l'heure du ménage.

— Me secoue pas, dit-il en manipulant le robinet. Des histoires, j'en connais à foison. Tu peux pas savoir ce que mon cerveau en fait. Ça ne te regarde pas.

— Ce type est la clé du problème, merde !

— J'ai pas de problème, Frank. Rien où tu peux foutre ton nez crasseux de flic véreux.

— Quand tu manques de courtoisie, Bernie, c'est que tu caches quelque chose.

— Tu sais bien que j'en cache, des choses. Mais c'est des choses dont tu ne ferais rien. C'est des histoires de fric, mon pote. Tu n'y connais rien, question fric, à part que c'est cette chose qui te file entre les doigts.

— Je m'y connaîtrais si j'en avais autant que toi.

— C'est exactement ce que je voulais dire, mec. T'as besoin d'une prothèse ? Frank m'a dit que t'en cherchais une. Rien que du platine et du titane. Un pur chef-d'œuvre. Je te fais un prix d'ami.

— T'es pas un ami, Bernie. Pour moi, t'es du fric, et pas du meilleur. J'en ai rien à foutre de tes mécanos. Qu'est-ce que j'en ferais ?

— Tu pourrais toujours te la foutre dans le cul, ma prothèse ! T'es vraiment un con. Tout le monde sait que t'es nase.

— J'suis pas nase ! Je t'emmerde ! Si c'est ça un con, alors oui, je suis con. Mais dans ce cas, t'es beaucoup moins con que moi.

— Tu cherches quoi ? demande Sally qui est comme qui dirait la boniche de Bernie, question boulot, dodo et il paraît même dans le métro.

— Je t'charrie, bébé. Faut pas m'en vouloir si j'aime pas ton pied-plat.

— Pied-plat, Bernie ? Un phénomène, oui. Une barre. LE trip !

— Tout le monde peut se tromper, Sally, mais Bernie n'est pas un con. C'est moi le con. Demande-lui qu'il t'explique.

Ça les fait marrer. C'est comme ça tous les jours. On déconne parce qu'on a connu la guerre, moi à la maison, pas si pénard que ça, et Bernie dans une zone contaminée par l'industrie minière. Il surveillait des trous et respirait de la poussière aux propriétés corrosives. D'où sa voix de crécelle. Sally est plutôt du genre distingué, appréciée des musiciens qui lui promettent monts et merveilles quand elle ouvre sa gueule. Ce qui rend Bernie fou de jalousie. Il en a marre de ces soirées troisième âge. De temps en temps, il fait venir des petits culs et me fait payer cher ma curiosité.

— Anaïs Kling est une pute, dit Sally qui connaît toutes les putes, y compris celles qui ne reviennent jamais des zones. Justement, la Anaïs, elle en revient.

— Ne lui dis pas ça ! fait Bernie. Il a le béguin pour elle. Lui qui ne regarderait pas même l'affiche de BB dans son dernier film.

Marrez-vous, connards ! On se reverra à la retraite, en toute équité. Elle vous emmerde, ma vie de fonctionnaire. Il est temps de reprendre la route. J'ai un temps de retard, celui d'une réflexion cohérente qui m'indiquerait les raccourcis. J'ai pas de plan. Je ne sais même pas si je suis dans la bonne direction, dans la bonne ville.

— C'est vrai, ça, dit Bernie. Tu sais même pas qui sait.

— Ça fait deux, connard.

— Trois, dit la pulpeuse Sally qui sent le dessous-de-bras et l'orteil mariné aux petits oignons.

Y a-t-il un quatrième pour continuer cette conversation à la con ? Personne. Bon, je me barre. À pied. J'abandonne la caisse sur trottoir, entre deux péripatéticiennes qui ont connu Aristote et qui répandent les principes du droit à la compréhension et à l'émotion. Est-ce que je fréquente ces pétroleuses ?

De ce que j'ai demandé à Kol avant de me lancer dans cette poursuite du bien qui revient à la société par la force de l'enquête, il me reste le flingue et son contenu. Rien d'autre à ajouter pour l'instant. C'est maigre et le bonhomme a la dalle. J'ai confiance. Ça se termine toujours mal pour les merles. J'ai mes petits oignons moi aussi, comme Sally, mais ils sont comestibles avec les précautions d'usage. Kol prétendait, à la dernière commission chargée d'affiner les moyens du système, que je devais, par exception, tirer le second. Je me voyais déjà plein de trous. Heureusement, sa proposition a fait chou blanc. Ça fait plaisir, des fois, d'avoir une majorité de son côté. C'est rare en plus. Je ne suis pas un élu, après tout. Un peu béni-oui-oui, mais faut pas exagérer. Je ne lui en veux pas.

Il est presque midi. À un jour près, je suis chez le carabin qui me truede d'une Anaïs Kling. On est con, des fois. J'étais loin de me douter qu'il y avait un troisième homme, comme dans les bons films. Bernie sait quelque chose. Il y a aussi ce Muescas qui craint pour son existence. En quoi

Anaïs Kling la menace-t-elle ? L'annuaire indique qu'il habite les beaux quartiers. On les appelle comme ça parce qu'ils sont balayés tous les jours grâce une subvention destinée à protéger le patrimoine des mauvaises influences de la guerre. Ça sent la choucroute, quelquefois. Aujourd'hui ils ont mis le paquet sur le couscous. J'en ai l'eau à la bouche quand il se décide enfin à m'ouvrir sa porte blindée.

— Vous m'avez lâchement abandonné ! me reproche-t-il tout de suite.

— Lâchement, peut-être, mais je ne vous ai pas abandonné. Je n'abandonne jamais une idée, la preuve. Je peux entrer ?

— Vous êtes armé ?

— Ouais.

— Alors entrez !

C'est pas si rare, les proprios qui vous ouvrent la porte parce que vous êtes armés. Suffit d'avoir une bonne gueule.

— Il paraît que vous êtes bien monté, dit l'hôte qui me conduit dans le salon des conversations secrètes. Votre passage au music-hall a laissé des traces. J'ai des photos.

Ils ont tous des photos. Ils savent tous que je regrette, mais il n'y a rien à faire pour les convaincre que ce n'était pas moi. On est un autre au moins une fois dans sa vie. J'étais celui-là, rien d'autre. Connards !

— J'ai appris pour ce matin. On vous a vu à la télé. On a vu le train et les petites filles.

Il y en avait d'autres, mais moi je n'avais d'yeux que pour celle-là. Allez donc savoir pourquoi.

— C'est la maman qui vous intéresse. Elle communique avec votre inconscient. Enfin... c'est son inconscient qui communique avec le vôtre. Ils ont des choses à se dire !

Ça le fait marrer, ce blèche. Ces bourges se marrent en présence des flics en plein commencement d'enquête. Ils vous font chier pendant et se cassent sans payer à la fin. Pas de reconnaissance chez les rupins. Ils finissent toujours par posséder votre fond de commerce. Vous partez à la retraite et ils en reviennent les mains pleines. Pas d'existence dans un ailleurs qui ne peut pas non plus exister sans eux.

— Donc, vous cherchez un inconnu ? dit-il en se tapotant le bout des lèvres.

— Je me demande si c'est pas vous que je cherche.

Ça l'assomme une fraction de seconde, mais le type est bourré de prothèses et il revient avec les mêmes mains faites pour la possession et les trafics boursiers.

— Vous vous avancez un peu, se contente-t-il de dire à mon petit cerveau qui se doute que mes pieds sont en terrain miné.

— Comprenez-moi, dis-je. J'ai personne d'autre sous la main. Je commence par ce qui est plausible. C'est professionnel. Par quoi vous commencez quand ça sent le fric à plein nez ? Le premier venu se retrouve à poil, non ?

— Je n'ai aucune envie de vous enseigner mes petits secrets. Vous deviez refermer votre pardessus. Il fait chaud, je sais, mais l'endroit est mal choisi.

— Comment un minable de domestique devient-il un nabab ploutocrate introverti ?

— Vous ne réussirez pas à m'intimider, caquette-t-il. Vous êtes à mon service.

— N'empêche que vous êtes mon seul suspect pour l'instant.

Mes communications me conseillaient le contraire, mais avec une marge d'erreur qui me mettait à l'abri des ennuis administratifs. Sinon, je me serais écrasé. Même sous les pieds de ce profiteur. Je n'ai même pas besoin de me fier à mon cerveau qui peut se tromper sans garantie, la pire des choses qui puisse arriver à un agent patrogène. Ah ! les réseaux, c'est autre chose. Ça vous renseigne et ça vous met à l'ombre tant que c'est pas sûr. La pleine lumière, ça s'attend et ça se mérite. J'en étais à 0.88 chance. Suffisant pour continuer de harceler ce puissant. À 0.87, je bats en retraite. 0.89. Enfin, si rien ne beugue les ressources. Je ne suis pas non plus responsable de ce genre de pépins. Je me fie à un cadran holographique que je suis le seul à voir.

— Vous allez me suivre, dis-je assez fermement pour ne pas inspirer la contestation toujours légitime chez les princes de ce monde.

Il n'a plus qu'à s'habiller. Je ne sors jamais sans mes habits. Les autres n'ont qu'à faire comme moi, les puissants comme les misérables. Mais nuance, les amigos : misérable peut-être, mais pas inutile. Il ne peut pas en dire autant.

— Vous êtes un parasite, Frank!

Ce n'est pas Roger Russel en personne qui me le dit, mais sa secrétaire, sa poupée, son doigt de fée doté d'un réel pouvoir sur les autres, ceux qu'il domine de sa prestance et de sa connaissance du monde. Je ne l'ai jamais entendu qualifier les gens de ceci ou de cela. Pourtant, ce ne sont pas les occasions qui lui manquent. C'est sa secrétaire qui le dit. Il ne fréquente que des cons, à l'entendre, mais le service fonctionne bien et Rog Ru, comme on l'appelle dans les journaux, est un type dont la réputation n'est plus à faire. À part le ramassis de minables que nous sommes, la secrétaire exceptée, il fréquente le beau monde au moins une fois par jour, pour recevoir les consignes destinées à maintenir l'Ordre, qui n'est toujours pas en paix, et le Pouvoir, qui n'a pas changé de main, une chose expliquant sans doute l'autre. Il nous aime comme on aime le pain, ce qui conserve les distances et les rituels. Je ne l'ai jamais vu se mettre à table, rien, pas un mot, pas la moindre miette d'intimité, rien que de la surface et de l'opacité. Il fréquente les Urinants de Gor Ur, le Gorille Urinant, ce qui n'est pas donné à tout le monde. Moi je suis plutôt du côté de K. K. Kronprinz, un mélange de religion et de show-business qui liquéfie le métal sans le chauffer. Miracle sur miracle, cette existence de merde !

Je leur ai remis Muecas pour les préparatifs de l'interrogatoire. Un simple agent ne peut pas interroger sans ce qu'on appelle la Préparation Scientifique du Mis en Examen, la PSME, une spécialité en psychotechnique policière. En principe, la formation a lieu à l'étranger, dans les zones où la population peut servir de matériel d'expérimentation. Il paraît que le stage est agrémenté de pratiques sexuelles dont on n'a pas idée ici. Il faut dire qu'on a abandonné l'idée du jeu pour se concentrer sur les techniques de reproduction. On nous promet un retour à la normale après la guerre. C'est pas demain la veille ! En attendant, les femmes ne se nourrissent plus et les gosses s'empiffrent jusqu'à trouver le sommeil. Moi, j'utilise des artefacts au milieu des expériences de la solitude. C'est comme ça : plus on en a envie et plus on devient seul. Heureusement, j'ai un bon boulot et un esprit assez souple pour en accepter les petites humiliations et les primes topiques. Mais je ne suis pas du genre à fermer ma gueule si on me pousse à l'ouvrir. Je suis métal, moi.

— Alors ton disciple de Gor Ur, il peut se la mettre où je pense !

— Vous ne changez pas, Frank ! susurre la secrétaire qui est une espèce de poupée à peine habillée. Vous n'en faites qu'à votre tête et c'est moi qui me fait engueuler.

— J'ai pas dit que ce type était coupable. Je veux seulement l'interroger dans les conditions de l'Interrogatoire Sommaire. Ya rien comme un IS pour encourager les flics. Qu'est-ce qu'il comprend pas, le vieux ?

C'est toujours le moment que choisit Rog Ru pour apparaître, aux yeux des autres, dans votre dos.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? dit-il de sa voix tranquille.

Ah l'influence de l'urine sur les fonctions cérébrales ! Il me tend une main sèche que je gratouille comme on fait chez les compagnons. Il aime bien qu'on le flatte. Je ne fais pas vraiment partie de la maison vu que je n'y exerce aucun pouvoir, comme la secrétaire, par exemple, qui peut vous jeter dehors si elle estime que c'est le meilleur moyen de vous réduire au silence et à l'inaction.

— Je demande un IS et j'ai besoin d'une PSME, patron.

— Vous voulez parler de mon ami Muescas ?

Tous des potes ! Je l'ai toujours dit : Gor Ur et K. K. K., c'est du vent pour nous donner les ailes de l'illusion. On n'en demande pas plus, remarquez. C'est pas mauvais, le vent, mais des fois, ça me rend nerveux. Je deviens mariole. J'essaie d'aller plus loin avec les moyens de l'intelligence. Mais la question qu'il faut d'abord se poser, c'est : qu'est-ce que ça leur coûte ? Tu n'en sais jamais rien. Tu sens à peine la limite à ne pas dépasser. J'ai pas assez d'instinct. Je finirais par me faire avoir. À la veille de la retraite, ils vous jouent des tours et vous expliquent que vous avez de la chance. J'en ai marre de ces manipulations. Elles me rendent malade. Mais je m'accroche à la vie comme à un bien patrimonial, alors que l'existence prouve le contraire. Ça devrait couler, la vie, comme une suite de bons moments et d'emmerdements, sans trop de contraste et jamais sans les petites douleurs prometteuses d'orgasme maximum. Au lieu de ça, rien ne suit et tout se ressemble. On en vient à souhaiter l'emmerdement pour avoir un motif de se reposer. Ils ne vous refusent jamais l'arrêt de travail si l'emmerdement mérite leur considération distinguée. Et vous faites savoir en haut lieu, avec avis de réception, que vous jouissez parfaitement entre les doses, ce qui ne serait pas totalement faux si vous dormiez moins. Ces lettres mentales me tuent à petit feu. Mais je les expédie dans la conversation courante. Rog m'aime bien. Il m'appelle Bozo dans l'intimité.

— Vous allez trop loin, me dit-il en m'entraînant dans son bureau qui sent la pisse. Vous ne pouvez pas entrer chez les gens pour les arrêter. Vous êtes un mouchard, pas un enquêteur. Voulez-vous que je vous inscrive sur la liste pour le prochain concours ?

C'est toujours sympa d'attendre que la porte se referme pour évoquer ces petits détails de ma vie privée.

— Je vous offre un verre ?

— Ça ne se refuse pas !

Des verres, j'en bois quand c'est le moment. Tout dépend de ce que vous ajoutez à la colo-caine qui ne se boit pas sans eau. L'Eau, c'est ce que vous voulez. Vous êtes libre d'y penser. Et si vous pensez mal, ils le savent. La plupart des cons que je croise par habitude gardent le secret

de ce complément libérateur. Dans l'anisette, tu mets de l'eau du robinet ou tu n'en mets pas. Tout le monde peut le savoir. Selon la couleur de ton nez, on te catalogue. Pas besoin de service de police sophistiqué pour ça. Le voisinage suffit. C'est économe pour l'État. Par contre, la colocaine te désigne comme fidèle au principe fondateur de la République. Ça fait de toi un membre d'une association de malfaiteurs, au bas de l'échelle. Tu peux mettre de l'eau, de la vraie, du robinet ou du robinet de la source, peu importe. Ou autre chose, quelque chose qui témoigne que tu n'as aucune imagination. C'est exactement ce qu'ils veulent, que tu sois incapable d'imaginer la suite. Moi, j'y mets le gland jusqu'à ce que ça gicle. Et sans la secouer, vu l'indice de pénétration.

— Vous allez vite en besogne, constate Rog Ru en tâtant mon muscle mental.

— J'en ai marre, patron. J'en peux plus. Je vais vite parce que ça ne m'intéresse plus.

— On ne peut pas dire que vous ne vous intéressez pas à mon ami Muescas ?

— Il est l'ami de tout le monde !

— Vous vous trompez, Frank. Il choisit ses amis. C'est fichu pour vous. Il vous hait. J'essaie simplement de vous protéger. Rendez-moi le pardessus. Vous pouvez garder votre arme et votre insigne.

Je descends d'un cran. En dessous du mouchard, le choix est limité. Me voilà à poil, à la merci du regard et des jugements hâtifs.

— Gardez la voiture aussi. Un petit privilège.

— Je l'oublierai pas, patron.

J'avais besoin d'une bagnole et il le savait, il savait, me connaissant comme si j'étais le rejeton de sa pensée et de celle qu'il servait en urinant soigneusement sur les pistes, il savait que je n'abandonnerais pas, que j'irais jusqu'au bout de la connerie, à deux doigts de la vérité que personne ne veut entendre. Je quittai le pardessus de mon vieux père. Il s'en empara comme d'un drapeau et le déposa sur le siège qu'il ne m'avait pas offert pour marquer clairement la différence. Où ne voulait-il pas que je mette les pieds ?

— Dans la merde, Frank. Dans la merde.

Je sors. Il faut en traverser, des choses, pour sortir. Voilà ce qu'il m'enseignait. Mon costume me donnait des allures de représentant de commerce. J'étais peut-être ce représentant. J'avais le produit entre les mains, les moyens de le vendre, une paye à rendre malade un patriote, et je ne savais rien de l'industrie qui nourrissait ma connerie ambiante. Je suis une ambiance de fête nationale à moi seul. Ça se voit mieux maintenant, sans pardessus et sans illusion, sans imagination, sans rien à donner aux oiseaux qui picorent mon pain dur. Je retourne chez Bernie. Personne à cette heure-ci. Sally se fait les pieds au-dessus d'un bidet ébréché comme sa cervelle.

— On touche pas à la came, dit Bernie. Tu veux manger un bout ?

— Un bout de quoi ?

Il palpe mon costume.

— On se moque pas de toi, fait-il.

Il prétend s'y connaître. Son père taillait des costumes aux généraux capturés dans les combats lointains. On ne fusillait pas sans ces costumes. Les corps étaient exhibés en bordure de

route ou dans les jardins publics, selon qu'on avait transporté les villes à la campagne ou le contraire.

— T'améliores toujours les bonnes blagues, hein, Bernie ?

Sally éclate de son rire poisseux comme un essieu.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? dit Bernie.

— Ils m'ont sucré mon boulot.

— Ton boulot de flic ?

— J'en ai pas d'autre.

— Merde ! fait Sally qui n'aime pas rire du malheur des autres.

Pourquoi leur dire toute la vérité. Je suis investi d'une mission secrète. En secret. Je ne veux rien changer à cette situation. Et je ne peux rien pour la réduction du salaire. Elle demandera le divorce et me débarrassera de ce gosse qui continuera de me gêner l'existence en faisant des dettes.

— Ça devrait être interdit, dit Sally qui secoue des petits pieds rouges comme des poissons dans l'eau.

— Je te fais crédit, décide Bernie qui a le sens de l'amitié.

— Il me faut de l'essence.

— Tu vas loin ?

— Pas au bout du monde. Je te rembourserai.

Bernie se met à pomper. Il a le rythme de ceux qui savent que le client ne peut pas manquer. Il est cher mais à l'heure. La bonne odeur d'hydrocarbure nous seringue le bien-être des voyages. Par quoi je vais commencer ? Le carabin est en cavale. Soi-disant. Kol confirmera-t-il ? Anaïs Kling a été mise au parfum, n'en doutons pas. Et Muescas est retourné chez lui avec une escorte. Qu'est-ce qui reste ? Le cadavre. Avec au moins un an d'existence sous la terre, il doit pas être beau à voir. Et silencieux avec ça, impossible à intimider ou à soudoyer. Les avantages de la mort quand on a quelque chose à cacher. Il s'est peut-être suicidé. La rapport d'autopsie dit le contraire. Le profiling désigne la main d'une femme qui ressemble à Anaïs Kling, mais les concordances sont à 0.23 de probabilité, pas assez pour l'inculper. Je me demande quel rôle a joué le carabin. Il était décidé à ne pas m'en parler. Y a-t-il un quatrième personnage ? C'est à partir de ce quatrième élément vivant que tout commence en principe. Faut que je mette la main dessus. Je dois commencer par là. Mais qui faire parler, de gré ou de force ? Sans mon pardessus, j'ai l'air de ne pas m'en soucier, mais à l'intérieur, ça me travaille, ça me ronge, ça va me rendre difficile à vivre, ce qui changera à peine les choses. Il y a des différences qu'on est seul à apprécier. Les autres ne vous regardent pas de cet œil. Il ne vous regardent pas d'ailleurs. Ils estiment votre utilité et vous payent en proportion, si ce sont de bons payeurs, en affaire comme en amour.

Il fait une chaleur de haut-fourneau. Des vapeurs visitent vos jambes et remontent au cerveau par des voies capillaires. La circulation s'est ralentie, raréfiée, peut-être apaisée. C'est l'heure des siestes bien méritées après l'effort du repas lui aussi bien mérité de la patrie. Ça ne dure pas. Ça menace de ne pas durer aussi longtemps qu'on en a envie ou besoin. Ça vous regarde. Ça ne regarde personne d'autre que vous. La solitude dans le bain. C'est fou ce qu'on prend comme

bains dans une journée de travail. Le repos correspond d'ailleurs à une certaine saleté qui serait au fond celle de la paresse. Il m'a donné quoi à manger, Bernie ?

À trois heures, je suis plongé dans les archives de l'affaire. Deux heures plus tard, je suis en possession d'un dossier qui me parle à voix haute. J'entends aussi les messes basses de ce que je ne dois pas savoir. Ce n'est pas encore un dialogue, mais je sens que je suis sur la bonne voix. Ajouté aux ondes courtes qui me traversent la tête, ça me pare pour les grandes aventures de la vérité établie une bonne fois pour toutes. On a beau être un minable, l'ambition est la même. On n'a pas d'autre intention que de nourrir son compte en banque des retombées de l'enquête, après suppression des collaborateurs occasionnels, cela va sans dire. Je n'y manque jamais. Je flaire l'affaire juteuse, l'affaire qui fera de moi un proscrit invisible à l'œil nu des systèmes bancaires. Rien que du liquide et pas une perte dans la fréquentation des parités et des soudoiements. J'ai toujours rêvé d'être ce type-là, moi qu'on vient de descendre d'un cran, à l'étage des rez-de-chaussée. J'ai besoin d'une compensation. Je me contenterai d'un symbole, même si je ne suis pas en mesure d'en comprendre toutes les finesses. Je ne suis pas un autre.

Je vais voir la veuve. Sur la banquette arrière, le dossier, et là, sous l'os, toute l'idée que je me fais. Il y a des connexions, je les sens. L'instinct prépare le terrain des déductions indiscutables, celles qui accusent et préparent elles-mêmes le terrain des jugements définitifs prononcés au nom de ce peuple de crétins. Je veux bien être un crétin, congénital de préférence pour ne rien rejeter de ce qui fonde ma chair et la prison de mon esprit, mais pas aussi crétin que le dernier des crétins. Je ne demande pas non plus à être le premier. Je veux me situer dans une bonne moyenne. Visible, mais pas autant qu'une cible.

Un beau brin de femme. C'est ce qu'on dit quand elles ne sont pas trop éloignées du modèle idéal. Habillée de noir jusqu'aux poignets. Les chevilles sont nues dans des sandalettes de cuir rouges, comme je les aime. Elle connaît peut-être mes goûts. On ne sait jamais dans ce monde de réseaux accessibles à tous. Je ne la connais que parce que le dossier en parle longuement. Elle a été la première suspecte. Le cadavre gisait dans sa mare de sang au beau milieu d'un tapis imperméable, face tournée contre terre, la gueule à moitié arrachée par la combustion instantanée d'une dose de C4 scotchée sous le menton. Ce qui a fait croire d'abord à un crime terroriste. Les enquêteurs ont perdu trois mois avant d'accuser la veuve éplorée qui a cessé d'un coup de pleurer pour laisser toute la place à une contre-enquête. Les choses auraient mal tourné pour Kol Panglas si la hiérarchie urinante n'était pas intervenue pour couper les cordes vocales d'un avocat bien renseigné. Par qui ? Par la veuve elle-même qui ne se contentait pas de connaître du monde. Elle connaissait le monde. Mais par quel bout ? Celui de la lorgnette ou celui du bâton ? Il n'y a pas une expérience qui vaille ces deux instruments de la connaissance. J'en suis la preuve vivante. Tout de suite, elle me prend pour un con.

— J'ai pas d'insigne, Madame. Je suis aussi secret qu'un cerneau pour son frère jumeau. Mais vous pouvez vous connecter.

Elle m'enfoncé un jack dans le cul. Je clignote. C'est la bonne série. La voilà tranquillisée. Elle sait que je ne mens pas. Mon cucul en est tout guincheux. C'est comme ça depuis l'enfance. Ah ! quand elle me connaîtra comme je me connais.

— Kol est mon ami. Rog aussi.



## Table des matières

### **I - Le Gorille Urinant**

#### Épisodes

L'EXPÉRIENCE DU MAL	7
QUI EST QUI ?	53
PÈRE ET FILS	102
DES FOIS QUEUE	153
TRIP TRIP TRIP !	204
DEUX FOIS QU'UN	258
MOURIR ET; BASTA !	313
TROIS-EN-UN	366

### **II - Le dieu que vous aimerez haïr**

#### Épisodes

LE ROCHER DE CICADA	404
PAPAPA !	452
AVEC DES KOPEKS ET DES YUANS !	504
BLIMP !	552
PAS DE TRANSE POR FA' !	598
SPIELBERG & CIE !	646
TU POURRAIS ÊTRE MON FILS	696
RIEN POUR BLESSER	755



du même auteur chez **Le chasseur abstrait éditeur** :  
*un choix de titres :*

### Série **caNNibales**

- **N** - roman
- **Popol-les-Rouflaquettes** - roman
- **Art. XX & ss** - roman
- **Toussaint moins un** - roman
- **Scène morte avec les morceaux** - roman
- **Voyage avec un mort qui n'était autre que moi-même** - roman
- **La Société d'Aménagement Mortuaire d'Alfred Vermoy** - roman

### Série **La rivière Noire**

- **Anaïs K.** - roman
- **Cicada's fictions** *suivi de* **Le paillasse de la Saint-Jean** - roman
- **Gor Ur** - roman
- **Carabin Carabas** - roman
- **Rendez-vous des fées** - roman
- **Coq à l'âne Cocaïne** *suivi de* **L'enfant d'Idumée** - roman
- **Les baigneurs de Cézanne** *suivi de* **BA Boxon** - roman
- **alba serena** - poésie
- **Chanson de Kateb** - poésie
- **Cancionero español** - poésie

*l'œuvre intégrale ici :*

- <http://www.amazon.fr/-/e/B00FV0TICK>

**Le chasseur abstrait éditeur**

12, rue du docteur Jean Sérié

09270 Mazères

France

**[www.lechasseurabstrait.com](http://www.lechasseurabstrait.com)  
[chasseurabstrait@lechasseurabstrait.com](mailto:chasseurabstrait@lechasseurabstrait.com)**

ISBN : 978-2-35554-375-3

EAN : 9782355543753

ISSN série **La rivière Noire** : 978-2-3554-368-5

Dépôt légal : mai 2016